

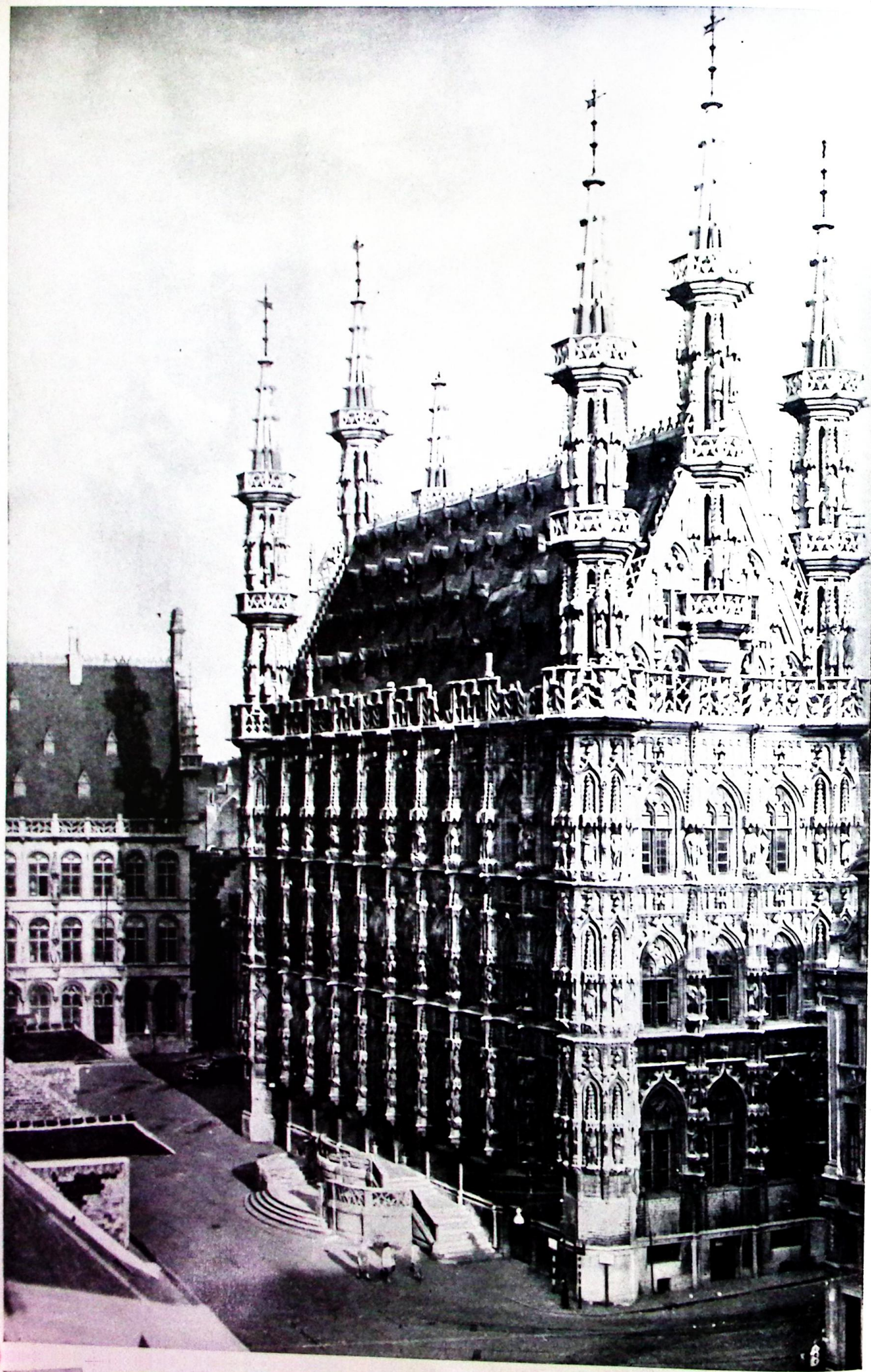
62/13



brabant

mars 1962 - n° 3 - mensuel





Cette ch[^]asse g^eante, que constitue l'h[^]otel de ville de Louvain, suscite l'^etonnement admiratif de tous ceux qui le voient pour la premiere fois. (Photo : de Sutter.)

F^ed^eration Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.
4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1
TEL. 13 07 50
PRIX DU NUMERO : 10 F
ABONNEMENT : 80 F
C.C.P. 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 ^a 17 h 30

SOMMAIRE

- Editorial : Tout le climat de l'^epop^ee rub^enienne.
Maurice-Alfred Duwaerts.
- Un camouflet au Roi.
- Un hectare de serres exotiques ^a Meise.
M. H.
- Bilan de l'op^eration « Moulins ».
M.-A. D.
- Beusart en p^eril.
Yvonne Sterk.
- Op^eration Neige-Iode.
- M^etiers d'art en Brabant.
Robert Goffaux.
- Les ^ecrivains du Tourisme ^a Louvain.
Jean Cette.
- Soir^ees et Midis du Tourisme.
Yves Boyen.

Les textes publi^es n'engagent
que la responsabilit^e de leurs auteurs.

NOTRE COUVERTURE :

UN HECTARE DE SERRES
EXOTIQUES ^A MEISE

Photo : Marcel Hombroeck

(voir page 8).

EDITORIAL

L'exposition «Rubens Diplomate» au ch[^]ateau du Steen ^a Elewijt

Tout le climat de l'^epop^ee Rub^enienne

C'EST dans le cadre incomparable du domaine du Steen, sis entre Anvers et Bruxelles, sur le territoire d'Elewijt (Brabant) que la Province de Brabant, agissant de concert et en ^etroite association avec le minist^ere de l'Education Nationale et de la Culture et la Ville d'Anvers, organisera, du 27 juin au 15 septembre 1962, une fastueuse exposition gravitant autour du th^eme : Rubens Diplomate.

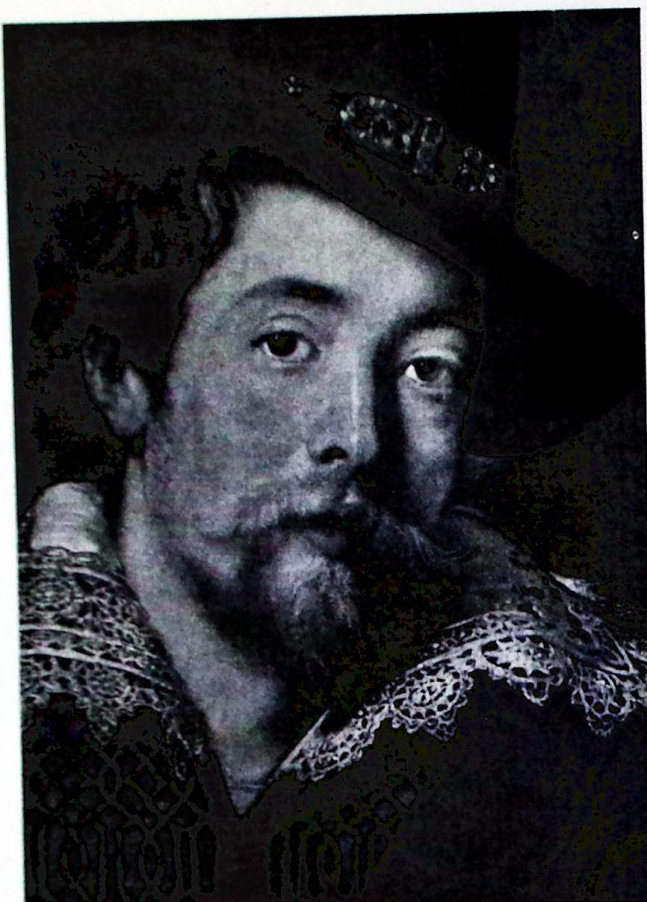
Aux yeux du commun des mortels, l'illustre et imp^ris-
sable figure de Pierre-Paul Rubens est et reste indissoluble-
ment li^ee ^a cet art pictural qui l'a vu na[^]tre, auquel il s'est
abreuv^e goul[^]ment avant de le dompter et de le ma[^]triser,
^a son tour, avec une hardiesse et une force jamais ^egal^ee
^a ce jour. Cette conception est ^a ce point g^en^eralis^ee que
seuls quelques initi^es savent qu'^a l'ombre du peintre imp^e-
tueux cristallisant sur la toile les fougueux d^ebordements
de son in^epuisable imagination, a germ^e d'abord, s'est
^epanoui ensuite, l'un des plus sinc^eres et des plus distingu^es
diplomates dont peut s'^energueillir notre histoire nationale.

Homme de confiance en m^eme temps que confident de
l'Infante Isabelle qui nourrissait ^a son ^egard un sentiment
o[^] l'admiration se m^elait ^a l'estime, Pierre-Paul Rubens se
vit ^echoir le glorieux autant que p^erilieux privil^ege de mener
^a bonne fin plusieurs missions diplomatiques tr^es d^elicates.

C'est ainsi qu'à peine investi dans ses nouvelles fonctions, il devait entrer, dès 1625, en contact personnel avec le duc de Buckingham et poursuivre durant trois années, avec un des émissaires les plus actifs de ce dernier, Balthus Gerbier, de longues et pénibles transactions. Le but de ces pourparlers, en l'occurrence l'établissement d'une paix solide et durable entre l'Angleterre et l'Espagne, était de nature à soulever l'enthousiasme chez ce pacifiste né qu'était Rubens. Il ne fait point de doute qu'il s'attela à cette tâche sublime avec une conscience encore accrue par les atrocités et les sévices dont il avait été le témoin à la fois impuissant et horrifié au cours de ses multiples pérégrinations à travers l'Europe.

Invité à Madrid en 1629, par Philippe IV, roi d'Espagne, à l'effet de dresser devant le Conseil d'Etat le bilan de ses négociations, Rubens trouva, sans doute d'instinct, les mots qui portent, car, triomphant de la réticence de certains grands d'Espagne, hostiles à l'idée d'investir d'un mandat officiel un homme « travaillant de ses mains », il se vit décerner le titre de secrétaire du Conseil secret et chargé par le Roi de se rendre à Londres en vue de débattre les conditions préalables à la signature d'un traité avec l'Angleterre. Ce mandat qui l'accrédita auprès de la Cour de Londres sera le plus important de ceux qui jalonnèrent sa brève mais combien féconde carrière diplomatique.

Messager de paix, Pierre-Paul Rubens débarqua à Douvres, le 3 juin 1629. La chaleur de l'accueil que lui réserva le roi, Charles Ier, les fastes que déployèrent en son honneur sir Dudley Carleton, secrétaire d'Etat, et James Hay, count of Carlisle, autorisaient tous les espoirs. Hélas, à mesure que se développaient les entretiens, s'amenuisaient les chances de réussite. Soutenu par son seul idéal et avec pour toute arme sa sincérité, Rubens dut faire face à un écheveau d'intrigues de cour, de manœuvres où se trouvaient mêlés les plus grands noms de la politique internationale. Richelieu, adversaire aussi féroce qu'irréductible de tout traité d'alliance entre l'Espagne et l'Angleterre, n'ambitionnait-il pas de faire avorter ce projet en proposant lui-même une union entre



Pierre-Paul Rubens.

la France et l'Angleterre. Il dépêcha même, à cette fin, un ambassadeur particulier à Londres. La politique de Charles Ier manquait aussi de clarté et, après avoir signé un accord avec Richelieu, ne vit-on pas le monarque britannique tourner casaque et proposer la poursuite des négociations avec Philippe IV.

Finalement, après bien des atermoiements, le Roi d'Angleterre avisa Rubens, au cours d'une audience solennelle, qu'une commission habilitée pour entamer des négociations venait d'être constituée à son initiative. Au sein de ce comité restreint figuraient les noms du grand trésorier Richard Weston, du Earl de Pembroke et du lord chancelier Francis Cottington. En apprenant que son ami Carlisle, dont les sympathies vis-à-vis de l'Espagne étaient notoires, avait été écarté du groupe des médiateurs, Rubens

éprouva une profonde amertume. Mais son idéal de paix et de concorde était trop élevé pour ne point venir à bout de son désenchantement. A force de patience, à force d'habileté, à force de sagesse aussi, il réussit à vaincre les dernières réticences.

L'échange des ambassadeurs fut fermement décidé. Le 3 novembre 1629, Sir Francis Cottington prenait le chemin de Madrid. De son côté, accusant un léger retard, le plénipotentiaire espagnol, Don Carlos Coloma, débarquait à Douvres, le 7 janvier 1630. Sans doute s'écoulerait-il encore approximativement un an avant que le traité scellant officiellement l'amitié entre les deux pays ne fût ratifié. Mais les bases étaient jetées. Avec son intégrité foncière pour toute arme, Pierre-Paul Rubens avait éventé toutes les coteries et triomphé de toutes les cabales. Promu chevalier par Charles Ier, nanti par l'Université de Cambridge de la haute distinction de « Magister in Artibus », il était en droit de rejoindre, la tête haute, la Cour de Bruxelles... L'Archiduchesse n'aurait pas à rougir de son protégé.

Contrairement au sentiment exprimé par certains critiques, la carrière diplomatique de Rubens ne fut pas un accident, un intermède, ni même un caprice dans la vie du maître. Les dons insoupçonnés dont recéléait son âme et qui jaillissaient, de source, dans

ses fresques grandioses, il les mit, consciemment et délibérément, au service de l'humanité et, tandis que le politicien approfondissait et enrichissait ses connaissances au contact des hommes d'Etat les plus expérimentés, l'artiste, un instant mis en veilleuse, y puisait une sagesse nouvelle qui allait bientôt s'affirmer dans toute sa plénitude.

C'est cette exaltante mission d'ambassadeur, de messager de paix, que l'exposition « Rubens Diplomate » s'apprête à faire revivre à l'ombre du château du Steen à Elewijt. Le choix du Steen comme théâtre de cette évocation historique et artistique n'est d'ailleurs pas fortuit. Ce superbe castel dont le charme tout empreint d'une exquise fraîcheur se dilue dans la poésie envoûtante de la luxuriante campagne brabançonne n'eut-il pas l'insigne privilège d'abriter, de 1635 à 1640, Pierre-Paul Rubens en personne ? Séduit par la suave beauté du site, Rubens acquit, en effet, le manoir, le 12 mai 1635 pour la somme de 93.000 florins de 20 sous. Les fréquents séjours qu'il fit au Steen furent, d'ailleurs, bénéfiques pour l'artiste. Réconforté par les soins vigilants et l'amour que lui prodiguait Hélène Fourment, sa jeune épouse, le maître put enfin goûter à la sérénité. Son art déjà si opulent s'enrichit encore au contact de cette riche glèbe brabançonne dont il traduisit et immortalisa les moindres palpitations dans des visions inoubliables.

Le cadre grandiose d'Elewijt, que notre titan ne se lassait pas de reproduire et dont une version célèbre orne les cimaises de la National Gallery de Londres, le visiteur le retrouvera, quasi intact, à peine patiné par les siècles et miraculeusement échappé aux convoitises et au vandalisme des hommes. Bien plus, en parcourant les salles et salons, de cette opulente demeure de plaisance, c'est dans la vie la plus intime du génial artiste que le touriste pénétrera.

Mais l'ambition des promoteurs ne se limite pas à la création d'une atmosphère propice au souvenir, à la communion avec le maître. En organisant, à Elewijt, l'exposition « Rubens Diplomate », c'est tout un monde, toute une civilisation, toute une époque, en un mot tout le climat de l'épopée rubénienne qu'ils entendent faire renaître. A cette fin, aucun effort ne sera ménagé. L'obtention de plusieurs toiles célèbres appartenant à des collections tant publiques que privées, tant belges qu'étrangères, est déjà assurée. De remarquables portraits d'hommes d'Etat avec lesquels Rubens s'entretint des affaires publiques, de superbes gravures, de nombreux plans et cartes, des vues saisissantes des palais et des villes qu'il visita suivant le caprice de ses missions, des



Hélène Fourment, par Rubens.

lettres autographes également, compléteront avec une masse d'autres documents du plus haut intérêt, cette imposante panoplie artistique et contribueront à conférer à cette reconstitution historique un cachet saisissant d'authenticité.

Aussi n'est-il pas téméraire d'affirmer que tant par sa portée didactique que par la qualité et la noblesse des œuvres qui seront exhibées, l'exposition « Rubens Diplomate » s'inscrit, d'ores et déjà, à la tête des manifestations artistiques les plus marquantes de la saison 1962.

Là, toutefois, ne s'arrêtent pas les mérites de cette organisation, qui a déjà prévu à son programme la réunion d'un colloque international apte à susciter, dans les sphères scientifiques, de fructueux et enrichissants contacts. Mise sur pied au plein cœur de la saison touristique, elle sera l'occasion rêvée pour le visiteur, tant belge qu'étranger, de découvrir Anvers, premier port de Belgique, et sa Maison Rubens, aménagée depuis 1946 en musée, où paraissent essaimer les souvenirs de notre magicien du pinceau, mais aussi de pénétrer dans les entrailles mêmes du Brabant, cette terre d'humanisme par excellence, source intarissable de ravissement et de merveilleux.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

EN TOURISTES AVISÉS, VOUS DEVEZ POSSEDER NOS
« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).



Mes chers Compatriotes,

La réalisation de grands travaux d'utilité publique et principalement la modernisation du réseau routier ont entraîné l'abattage d'innombrables arbres, et compromis la beauté de nos paysages.

J'ai vu disparaître à regret cette parure végétale et constaté non sans inquiétude les atteintes progressives portées au caractère rustique de nombreux sites urbains et champêtres.

Mes prédécesseurs ont toujours eu le souci d'embellir l'aspect de nos villes et de veiller à la préservation des richesses naturelles qui font partie de notre patrimoine culturel.

Comme Eux, je suis attaché à la défense de cet héritage national et j'appréhende que la laideur et la banalité n'envahissent notre Pays.

Sans méconnaître les impérieuses nécessités économiques résultant de l'accroissement de la population, ni les exigences d'un trafic toujours plus dense, j'estime que les beautés naturelles de nos contrées comme nos monuments méritent qu'on les sauvegarde davantage.

Le « plan vert » dont j'ai pris connaissance avec satisfaction tend à répondre à cette préoccupation.

J'adresse un appel pressant aux pouvoirs publics, ainsi qu'aux particuliers, pour qu'ils collaborent à cette œuvre collective d'embellissement de la Belgique.

le 20 décembre 1957.

Un camouflet au Roi

Laissera-t-on saccager l'Avenue de Tervuren ?

O R, donc, en l'an de grâce 1962, M. J. Merlot régnant au Ministère des Travaux Publics, l'avenue de Tervuren, créée par un fervent ami de la nature, Léopold II le bâtisseur, sera masquée.

Au cours d'une récente conférence de presse, le Ministre a déclaré qu'il avait décidé de réaliser le plan de son administration, qui implique l'abattage des deux rangées intérieures de beaux marronniers de l'avenue pour élargir les bandes de la circulation automobile.

Deux cent trente arbres seront impitoyablement fauchés dans la première phase des travaux et, plus tard, lorsqu'il faudra construire les tunnels aux différents carrefours de cette importante voie axiale, c'est un millier d'arbres qui seront mis à bas.

Toute la presse a reproduit avec force détails l'accumulation d'arguments assez subtils fournis par M. Merlot pour tenter de justifier sa déplorable décision, et répondre aux vives critiques que son projet avait soulevées.

En habile orateur, il avait pris soin de prononcer, en avant-propos, un véritable plaidoyer :

« C'est le cœur serré, déclarait-il, que je me vois contraint de faire abattre deux des quatre rangées d'arbres de cette avenue, dans sa partie comprise entre la porte de Tervuren et un point situé à quatre cents mètres en deça du monument à la cavalerie, au square Léopold II... J'ai été dans l'obligation de choisir entre les impératifs de la circulation et la modification d'une allée qui forme une belle voie d'accès à la ville de Bruxelles. Mais il n'existe aucune solution de rechange valable... J'ai pris la décision sans enthousiasme. Mais je crois que le temps me donnera raison. »

Le « Plan Vert »

Laissez-nous vous dire, Monsieur le Ministre, que nous ne partageons pas votre point de vue et nous ne sommes pas les seuls.

— Vous êtes contre l'avis d'un million de Bruxellois, exprimé par la voix de leurs dix-neuf bourgmestres, contre les dirigeants de notre tourisme, contre nos urbanistes, contre la presse unanime, contre le Roi.

Le chef de l'Etat, en écrivant, le 20 décembre 1957, la préface, que nous reproduisons d'autre part, du « Plan Vert » dont, ironie du sort, la page de couverture de la brochure portait précisément une photo imprimée en couleur, de l'avenue de Tervuren, comme un exemple à suivre, le Roi, disons-nous, regrettera votre décision.

Relisez, Monsieur le Ministre, cette préface formelle, empreinte d'une rare noblesse de sentiment

et de sincérité, exprimant son soutien en la matière, relisez cet appel pressant aux pouvoirs publics. Il est rare de voir le Roi sortir de sa réserve avec autant de regret de voir disparaître toute parure végétale et autant de souci d'embellir l'aspect de nos villes. Cette prise de position n'en a que plus de valeur et elle vous permettait, assurément, de vous y référer pour refuser le projet de votre administration. Mais peut-être aviez-vous oublié le « Plan Vert » ? Dans ce cas, vos fonctionnaires portent la lourde responsabilité d'avoir omis de vous rafraîchir la mémoire sur son importance capitale. Et c'est là chose grave.

Ne croyez-vous pas, Monsieur le Ministre, qu'en négligeant à ce point la teneur de la préface royale, un retentissant camouflet ait été infligé au Roi ?

Il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'un véritable attentat à la majesté souveraine et chacun sait qu'un crime de lèse-majesté doit être sévèrement condamné.

L'ombre de Léopold II

Le journal *Le Peuple* dont la sincérité ne sera pas suspectée par le ministre des Travaux Publics a écrit :

« Nous avons tous le cœur serré en entendant Merlot prononcer ce verdict. L'avenue de Tervuren est une des parures du Grand-Bruxelles. C'est aussi un site glorieux, qui fait partie de notre patrimoine national. Elle a été tracée par un homme qui, en cette matière, voyait grand. Léopold II le bâtisseur était aussi un fervent ami de la nature. On lui doit le parc de Tervuren et son château. On lui doit l'Arboretum. Si on l'avait entendu à l'époque où il traça l'avenue de Tervuren, le problème des marronniers ne se poserait pas aujourd'hui. En effet, le deuxième roi des Belges avait rêvé de donner à l'avenue de Tervuren 90 mètres de large. Il réalisa d'ailleurs ce projet dans le parcours de l'avenue situé sur le domaine de la Couronne. Mais plus loin vers Bruxelles, on ne lui permit pas de faire ce qu'il voulait : les communes, à la vue courte et au plafond bas, avaient opposé leur veto aux volontés royales. Aujourd'hui, l'avenue de Tervuren est trop étroite pour l'énorme charroi qu'elle doit absorber chaque jour : 20.700 véhicules, presque trois fois plus qu'en 1949. »

Et il conclut :

« Le visage de Bruxelles sera demain un peu moins souriant, un peu plus rébarbatif. Nous ne serons sans doute pas les seuls à le regretter. »

Non certes, et nous ajouterons que les mânes du Grand Roi créateur doivent sans nul doute être troublées.



Mes chers Compatriotes,

La réalisation de grands travaux d'utilité publique et principalement la modernisation du réseau routier ont entraîné l'abattage d'innombrables arbres, et compromis la beauté de nos paysages.

J'ai vu disparaître à regret cette parure végétale et constaté non sans inquiétude les atteintes progressives portées au caractère rustique de nombreux sites urbains et champêtres.

Mes prédécesseurs ont toujours eu le souci d'embellir l'aspect de nos villes et de veiller à la préservation des richesses naturelles qui font partie de notre patrimoine culturel.

Comme Eux, je suis attaché à la défense de cet héritage national et j'apprends que la laideur et la banalité n'envahissent notre Pays.

Sans méconnaître les impérieuses nécessités économiques résultant de l'accroissement de la population, ni les exigences d'un trafic toujours plus dense, j'estime que les beautés naturelles de nos contrées comme nos monuments méritent qu'on les sauvegarde davantage.

Le «plan vert» dont j'ai pris connaissance avec satisfaction tend à répondre à cette préoccupation.

J'adresse un appel pressant aux pouvoirs publics, ainsi qu'aux particuliers, pour qu'ils collaborent à cette œuvre collective d'embellissement de la Belgique.

le 20 décembre 1957.

Un camouflet au Roi

Laissera-t-on saccager l'Avenue de Tervuren ?

O R, donc, en l'an de grâce 1962, M. J. Merlot régnant au Ministère des Travaux Publics, l'avenue de Tervuren, créée par un fervent ami de la nature, Léopold II le bâtisseur, sera masquée.

Au cours d'une récente conférence de presse, le Ministre a déclaré qu'il avait décidé de réaliser le plan de son administration, qui implique l'abattage des deux rangées intérieures de beaux marronniers de l'avenue pour élargir les bandes de la circulation automobile.

Deux cent trente arbres seront impitoyablement fauchés dans la première phase des travaux et, plus tard, lorsqu'il faudra construire les tunnels aux différents carrefours de cette importante voie axiale, c'est un millier d'arbres qui seront mis à bas.

Toute la presse a reproduit avec force détails l'accumulation d'arguments assez subtils fournis par M. Merlot pour tenter de justifier sa déplorable décision. et répondre aux vives critiques que son projet avait soulevées.

En habile orateur, il avait pris soin de prononcer, en avant-propos, un véritable plaidoyer :

« C'est le cœur serré, déclarait-il, que je me vois contraint de faire abattre deux des quatre rangées d'arbres de cette avenue, dans sa partie comprise entre la porte de Tervuren et un point situé à quatre cents mètres en deça du monument à la cavalerie, au square Léopold II... J'ai été dans l'obligation de choisir entre les impératifs de la circulation et la modification d'une allée qui forme une belle voie d'accès à la ville de Bruxelles. Mais il n'existe aucune solution de rechange valable... J'ai pris la décision sans enthousiasme. Mais je crois que le temps me donnera raison. »

Le « Plan Vert »

Laissez-nous vous dire, Monsieur le Ministre, que nous ne partageons pas votre point de vue et nous ne sommes pas les seuls.

— Vous êtes contre l'avis d'un million de Bruxellois, exprimé par la voix de leurs dix-neuf bourgmestres, contre les dirigeants de notre tourisme, contre nos urbanistes, contre la presse unanime, contre le Roi.

Le chef de l'Etat, en écrivant, le 20 décembre 1957, la préface, que nous reproduisons d'autre part, du « Plan Vert » dont, ironie du sort, la page de couverture de la brochure portait précisément une photo imprimée en couleur, de l'avenue de Tervuren, comme un exemple à suivre, le Roi, disons-nous, regrettera votre décision.

Relisez, Monsieur le Ministre, cette préface formelle, empreinte d'une rare noblesse de sentiment

et de sincérité, exprimant son soutien en la matière, relisez cet appel pressant aux pouvoirs publics. Il est rare de voir le Roi sortir de sa réserve avec autant de regret de voir disparaître toute parure végétale et autant de souci d'embellir l'aspect de nos villes. Cette prise de position n'en a que plus de valeur et elle vous permettait, assurément, de vous y référer pour refuser le projet de votre administration. Mais peut-être aviez-vous oublié le « Plan Vert » ? Dans ce cas, vos fonctionnaires portent la lourde responsabilité d'avoir omis de vous rafraîchir la mémoire sur son importance capitale. Et c'est là chose grave.

Ne croyez-vous pas, Monsieur le Ministre, qu'en négligeant à ce point la teneur de la préface royale, un retentissant camouflet ait été infligé au Roi ?

Il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'un véritable attentat à la majesté souveraine et chacun sait qu'un crime de lèse-majesté doit être sévèrement condamné.

L'ombre de Léopold II

Le journal *Le Peuple* dont la sincérité ne sera pas suspectée par le ministre des Travaux Publics a écrit :

« Nous avons tous le cœur serré en entendant Merlot prononcer ce verdict. L'avenue de Tervuren est une des parures du Grand-Bruxelles. C'est aussi un site glorieux, qui fait partie de notre patrimoine national. Elle a été tracée par un homme qui, en cette matière, voyait grand. Léopold II le bâtisseur était aussi un fervent ami de la nature. On lui doit le parc de Tervuren et son château. On lui doit l'Arboretum. Si on l'avait entendu à l'époque où il traça l'avenue de Tervuren, le problème des marronniers ne se poserait pas aujourd'hui. En effet, le deuxième roi des Belges avait rêvé de donner à l'avenue de Tervuren 90 mètres de large. Il réalisa d'ailleurs ce projet dans le parcours de l'avenue situé sur le domaine de la Couronne. Mais plus loin vers Bruxelles, on ne lui permit pas de faire ce qu'il voulait : les communes, à la vue courte et au plafond bas, avaient opposé leur veto aux volontés royales. Aujourd'hui, l'avenue de Tervuren est trop étroite pour l'énorme charroi qu'elle doit absorber chaque jour : 20.700 véhicules, presque trois fois plus qu'en 1949. »

Et il conclut :

« Le visage de Bruxelles sera demain un peu moins souriant, un peu plus rébarbatif. Nous ne serons sans doute pas les seuls à le regretter. »

Non certes, et nous ajouterons que les mânes du Grand Roi créateur doivent sans nul doute être troublés.

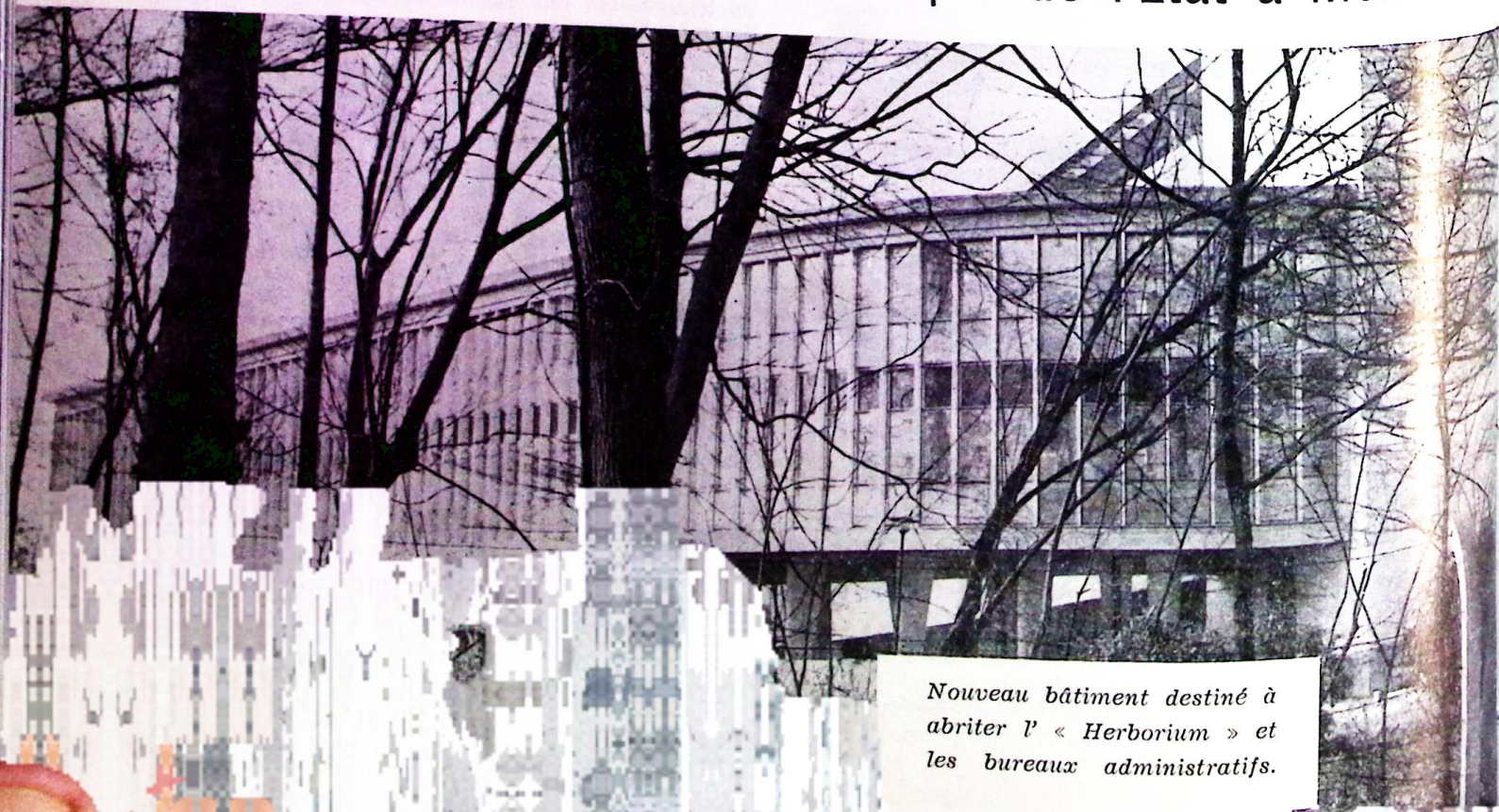


*La façade principale
exposée au Nord.*

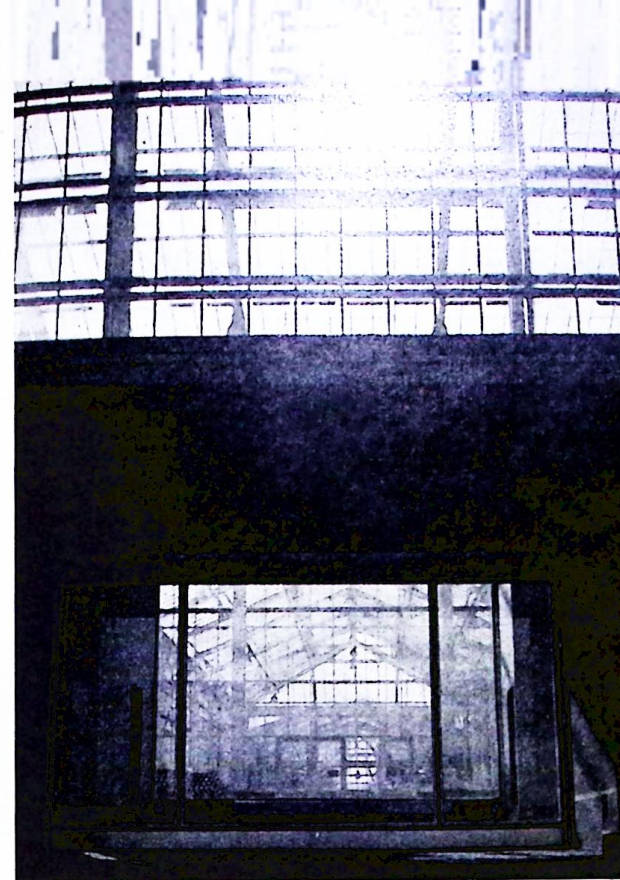
Un pôle d'attraction touristique aux portes de Bruxelles

Un hectare de serres exotiques

Au jardin botanique de l'Etat à Meise



*Nouveau bâtiment destiné à
abriter l'« Herborium » et
les bureaux administratifs.*



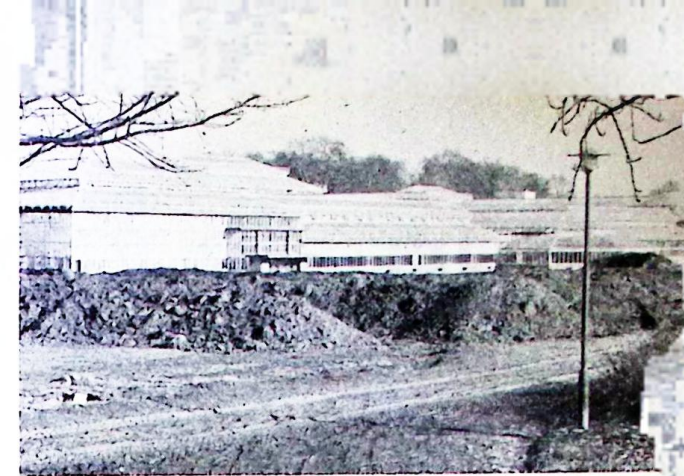
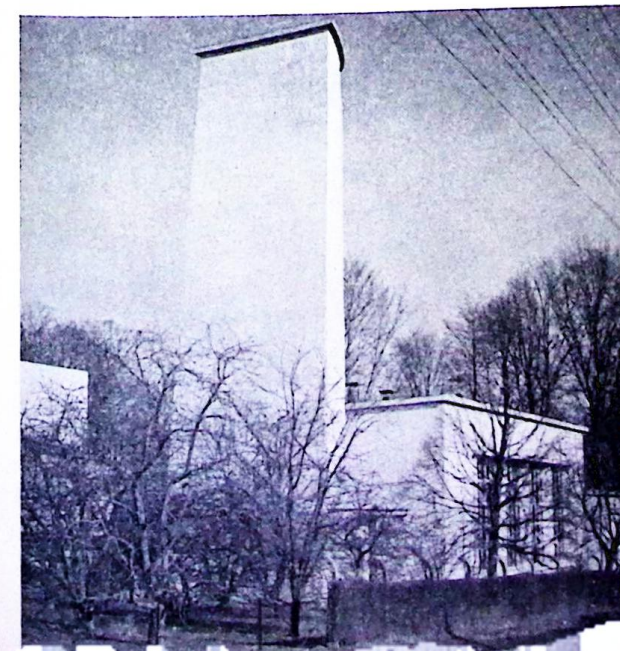
*Coup d'œil à l'intérieur,
du centre de l'entrée principale.*

LES nouvelles serres du jardin botanique de l'Etat à Meise occupent, d'un seul tenant, une superficie d'un hectare.

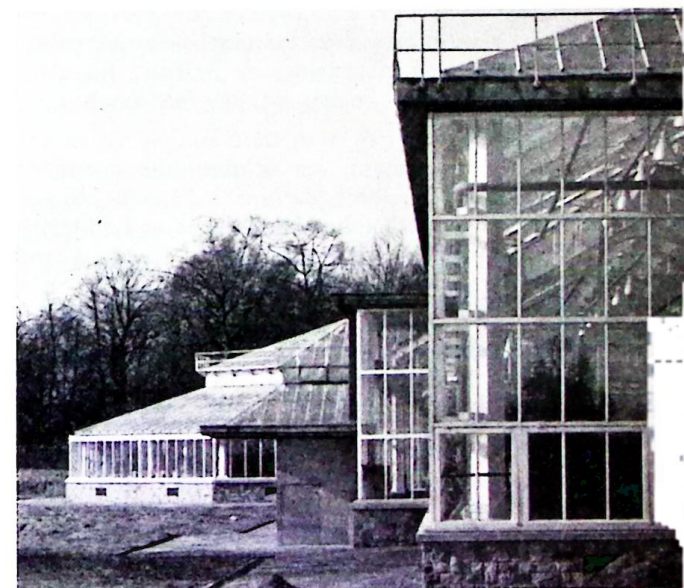
En voie d'achèvement, elles sont déjà chauffées pour conserver les végétaux venus de l'ancien jardin botanique de la rue Royale. De nouveaux spécimens de la flore d'Amérique et d'Asie s'y sont ajoutés : palmiers et bananiers s'y dressent à côté d'impressionnantes plantes grasses, telles les fameux cactus du Mexique à tige en forme de cierge.

(Voir suite page 29.)

La chaufferie au mazout.

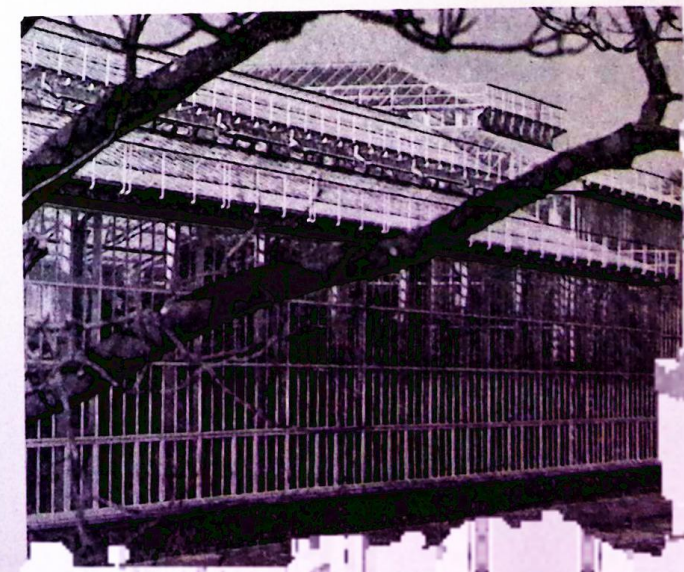


Un aspect de l'arrière de la serre, à sa face sud.



Un détail (avec rotonde) de la façade arrière.

Et voici la face Est.



Bilan de l'« Opération Moulins » au 1er janvier 1962

Il serait puéril, déplorable, voire insensé d'imaginer que la vaste étude entreprise par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, agissant en association intime avec la Fédération touristique du Brabant, qui aboutit, dans le courant de l'année 1961, à la publication, dans nos 2 langues nationales, d'un ouvrage fort de 326 pages, rehaussées de 58 photographies et gravures et d'une carte-repère et comportant l'inventaire, avec notice historique et situation, de tous les moulins, tant à vent qu'à eau, existant ou ayant existé dans les limites de la province de Brabant, fut une œuvre improvisée, de courte haleine et, pour tout dire, inspirée.

Très exactement, ses origines remontent à 1925, année où M. Albert Marinus, à l'époque directeur du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, conçut, pour la première fois en Brabant, l'idée de procéder à un relevé de tous les moulins à vent subsistants ou disparus.

L'intention de M. Albert Marinus était de publier dans « Le Folklore Brabançon » un volumineux numéro spécial, richement illustré, sur les moulins à

vent du Brabant, appelé à constituer une véritable encyclopédie du sujet, où, en sus de considérations de portée générale et d'une étude spécifiquement technique sur l'ingénieux mécanisme intérieur des moulins, devait être mis spécialement en exergue le rôle important que ces vénérables usines exercèrent dans le domaine scientifique (législation, juridiction, toponymie, folklore, héraldique), artistique et littéraire (chansons, poésie, légendes).

Nonobstant de très nombreux et très précieux éléments recueillis au cours de cette enquête initiale et qui servirent en quelque sorte de base et de point de départ à notre ouvrage édité en 1961, M. Marinus, devant la négligence, la réticence, voire la mauvaise volonté de certaines autorités locales, dut, à contre-cœur, renoncer à son exaltant projet.

En 1928, l'enquête fut reprise, à l'initiative du Gouverneur de la Province et englobant, cette fois, tous les moulins tant à vent qu'à eau. A cette fin, une formulaire-type, malheureusement de présentation imparfaite, fut envoyé aux bourgmestres des 348 communes brabançonnaises. Les éléments recueillis en cette circonstance, quoique très utiles, restèrent in-

suffisants en raison à la fois des lacunes du formulaire et du laisser-aller, de l'indolence de certaines administrations communales et aussi en raison du laconisme de certaines réponses.

En 1938, le baron Houtart, Gouverneur de la Province de Brabant et fervent admirateur de nos moulins, reprit l'enquête à son compte, mais la limita aux seuls moulins à vent existants, en vue de déterminer leur état de conservation, leur destination, leur valeur historique et esthétique aussi, en fonction d'un classement éventuel du monument.

Les investigations entreprises à cette occasion furent assez fructueuses, bien que péchant encore dans certains cas par imprécision.

En 1951, Fernand Demets, Gouverneur du Brabant, procéda à un nouveau contrôle des moulins à vent.

C'est alors que survint, fort à propos, l'Opération « Moulins » organisée dans toute la Belgique par M. Haulot, Commissaire général au Tourisme.

Enfin, un relevé établi par l'Institut National de Statistique, dépendant du Ministère des Affaires économiques, et englobant tous les moulins à vent et à eau encore visibles en Brabant, nous avait été communiqué en 1959. Quoique renfermant des indications très précieuses, il s'avéra également incomplet.

Le faisceau de documents ainsi rassemblés depuis la première enquête de M. Marinus était néanmoins de poids. Toutefois, en raison même des diverses lacunes signalées plus haut, il ne nous dispensa pas d'une contre-enquête approfondie sur le terrain, qui fut littéralement ratissé, mètre carré par mètre carré.

A cette occasion, nous étions en 1960, des points nébuleux furent éclaircis, des meuniers interrogés, complétant d'heureuse façon les renseignements déjà à notre disposition. Pour les moulins à eau et à vent disparus, des précisions nous furent fournies par les communes elles-mêmes, à nouveau sollicitées et, notamment, par les archivistes et historiens locaux, ainsi que par plusieurs correspondants bénévoles (professeurs, écrivains, délégués de Syndicats d'initiative).

Le Recueil des moulins à vent et à eau brabançons qui en résulte est donc une œuvre de longue haleine, de surcroît, entièrement inédite qui, sans être parfaite, s'est efforcée d'être aussi complète que possible.

L'ouvrage traite de 880 moulins se répartissant comme suit :

— 572 moulins à eau, dont 449 disparus et 123 encore existants;

— 308 moulins à vent, dont 261 disparus et 47 encore visibles.

Un sondage nous a permis de déterminer qu'à la veille des hostilités 1914-1918, 197 moulins à vent étaient encore en activité. Actuellement, 11 travaillent encore. Ceci démontre à suffisance les ravages causés par les deux guerres et par la concurrence des grandes minoteries modernes.

Des 47 moulins à vent encore visibles, 11 sont en bon état (4 en briques et 7 en bois); 5 sont en mauvais état, dont 1 en briques.

Les autres, soit 31, sont en ruine ou affectés à divers usages : remise, dépôt, café-restaurant (Aarschot), maison d'habitation (Veltem), auberge de jeunesse (Blanden) et même château d'eau (Diegem) et colombier (Asse-Walfergem).

Par arrondissement, il en subsiste :

— 21 dans l'arrondissement de Bruxelles;

— 17 dans l'arrondissement de Louvain;

— 9 dans l'arrondissement de Nivelles, dont 1 seul en bois, celui de Ohain-Argenteuil.

10 moulins à vent ont fait l'objet d'un arrêté de classement en raison de leur valeur artistique ou historique.

Des 123 moulins à eau toujours visibles, 81 sont encore en service;

58 utilisent toujours l'eau comme force motrice avec l'appoint de la traditionnelle roue hydraulique;

23 autres en activité sont mus par l'électricité ou par turbines hydrauliques.

Les 42 moulins à eau désaffectés ont été aménagés en auberges, fermettes ou granges.

2 de ces moulins sont classés.

Au rang des réalisations provinciales concomitantes à l'Opération « Moulins », nous relevons :

1) L'érection, à Diest, en 1960, d'un nouveau moulin à vent en bois, à l'initiative et avec l'appui financier de la Province de Brabant. Le nouveau moulin, très décoratif, érigé sur les remparts en bordure de la plage de Diest, a été officiellement inauguré le 25 juin 1961, en présence de M. de Néeff, Gouverneur de la Province, et de nombreuses autorités provinciales et communales.

Il est constitué en ordre principal d'éléments de remploi provenant des anciens moulins d'Assent et Kortenaken, démontés respectivement en 1959 et 1960.

Sa destination est purement touristique. Il est en mesure de triturer le grain à tout moment à l'aide de la seule force éolienne.

2) Autre réalisation, plus obscure celle-là. Les projets établis par le Service Technique des Bâtiments de la Province de Brabant en vue de la restauration du « Nieuwe Molen », moulin à vent en briques, sis à Hekelgem, et qui menace ruine.

3) Les pourparlers engagés par la Province de Brabant en vue de l'acquisition du moulin à vent en bois, dangereusement délabré, dénommé « Moulin du Zouave Pontifical », sis à Pamel, et son incorporation, à Pamel même, dans les limites de la station d'essais de 7,5 ha que la Province y possède.

4) Les démarches entreprises par la Province à l'effet d'aboutir au classement du beau moulin à vent en bois, sis à Pamel également et connu sous le nom de Keirekensmolen, et dont l'existence est menacée.

Le moulin Gustot à Opprebais, qui vient d'être restauré (Tableau de Cambers). (Photo : de Sutter)





A Sint-Joris-Winge, le « Moulin de Gempe », sur le Molenbeek, fut établi par le duc Henri I au XIII^e siècle. De nos jours, il n'est plus en service, le corps du bâtiment étant transformé en estaminet. Il possède encore sa roue hydraulique de petite dimension. Ce ravissant moulin est classé comme monument. (Photo : de Sutter.)

5) A l'initiative de la commune de Woluwe-Saint-Lambert, l'acquisition, en 1960, du moulin à vent en bois d'Arc-Ainières (Hainaut) aux fins de réédification, en bordure du boulevard de la Woluwe.

6) L'intention manifestée par la ville d'Aarschot d'acquiescer le moulin à vent de Gelrode et de le remonter à Aarschot même.

7) Enfin, les nombreux conseils et encouragements prodigués par le Service de Recherches historiques et folkloriques et la Fédération touristique à plusieurs propriétaires et exploitants de moulins tant à eau qu'à vent, joints à la propagande intensive par la presse, radio, conférences et autres moyens modernes de diffusion ont eu pour conséquence, directe ou indirecte, la sauvegarde ou la réparation, à l'initiative privée, de plusieurs de ces vénérables bâtisses.

Cette longue et explicite documentation sur les « Moulins du Brabant » a été fournie, aux membres de la Société « Les Amis de Manneken Pis », par M. Maurice-Alfred Duwaerts, directeur du Service des Recherches historiques de la Province, leur invité d'honneur, au cours d'une récente réunion.

M. Léo Schalckens, président, avait, non sans respecter le traditionnel humour qui convient parfaitement à ce cénacle, présenté le dynamique défenseur d'une des plus importantes réalisations, pour l'année 1961, du Service des Recherches historiques du Brabant.

NOS SOIRÉES DU TOURISME

BUFFET : 18 heures — CONFERENCE : 18 h 30

8 MARS

Le centenaire des « Misérables », par José CAMBY, *homme de lettres, conservateur honoraire du Musée Charlier.*

5 AVRIL

« Les relations culturelles du Brabant au travers des siècles ». Exposé de MM. MARTINY et BAUDOUIN, *respectivement architecte en chef, directeur du Service provincial des bâtiments, et conservateur de la Maison Rubens à Anvers.*

Sur deux grandes expositions que prépare la Province de Brabant : « Rubens diplomate » au château du Steen à Elewijt et « Ile de France-Brabant », au château de Sceaux à Paris; puis au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

NOS MIDIS DU TOURISME

BUFFET : 12 h 15 — CONFERENCE : 12 h 40

19 MARS

La Vie quotidienne à Bruxelles à la Belle Epoque, par Georges WINTERBEEK, *professeur (diapositives).*

16 AVRIL

« Quinze ans de tourisme radiophonique », par Walter FOSTIER, *chef du service des Relations Publiques à Radiodiffusion-Télévision Belge.*

*« Tous les pays qui n'ont plus de légende
seront condamnés à mourir de froid »*

Un domaine en péril : BEAUSART

C'EST au hasard d'une promenade en Brabant, pendant l'été 1961, que j'ai découvert « Beausart ». Le domaine est situé en retrait de la route Wavre-Jodoigne, non loin du croisement de la grand-route Louvain-Namur.

Je dois à l'extrême complaisance du propriétaire actuel, le baron Roberti de Winghe, bourgmestre de Bossut, d'avoir pu visiter ces lieux qui gardent pour un temps, hélas compté, de lointains et précieux souvenirs.

L'origine de Beausart remonte au Xe siècle. Un lot de terres incultes, lieu-dit « Bello-sarto » sous Gottechain, dépendait du chapitre de l'Abbaye de Nivelles. Les religieuses de l'ordre fondé par sainte Gertrude, fille de Pépin de Landen, qui s'employaient, faut-il le rappeler, à créer dans le Brabant des centres de civilisation chrétienne et de culture agricole, donnèrent, à la demande de saint Bernard de Clairvaux, ces trente bonniers de terre ainsi qu'une chapelle dédiée à leur patronne, à l'abbaye cistercienne d'Aulne. Ceci se passa en 1131 et 1155. Ce fut le duc de Brabant Godefroid III qui fit personnellement le don à l'abbé d'Aulne.

Les moines défrichèrent « Bello-sarto », y construisirent un prieuré et firent progressivement des travaux d'agrandissement du domaine. Trente à quarante religieux vécurent là jusqu'en 1450, lorsque le prieuré fut détruit pour être converti en ferme. Beausart fut, depuis lors, loué à des fermiers. Les religieux n'y gardèrent qu'un refuge, ou quartier, rarement fréquenté par eux (1).

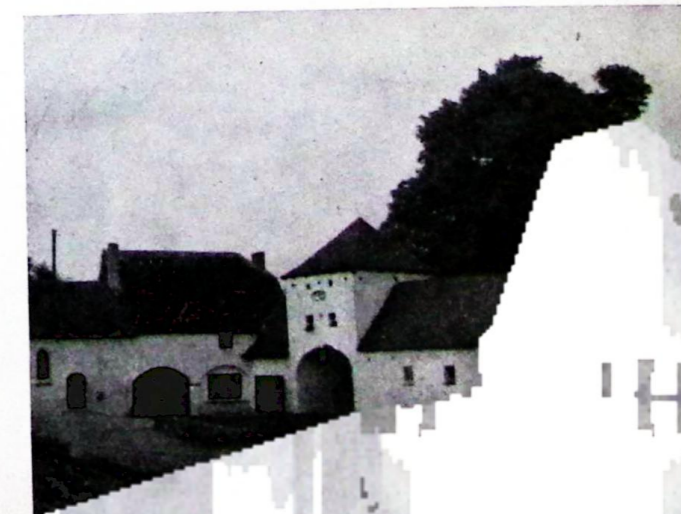
Cette nouvelle période dans l'histoire du domaine est marquée, indique la chronique du temps, par la vénération que l'on voua à sainte Gertrude. Beausart devint un lieu de pèlerinage. Le 17 mars, fête de la sainte abbesse, un grand nombre de pèlerins

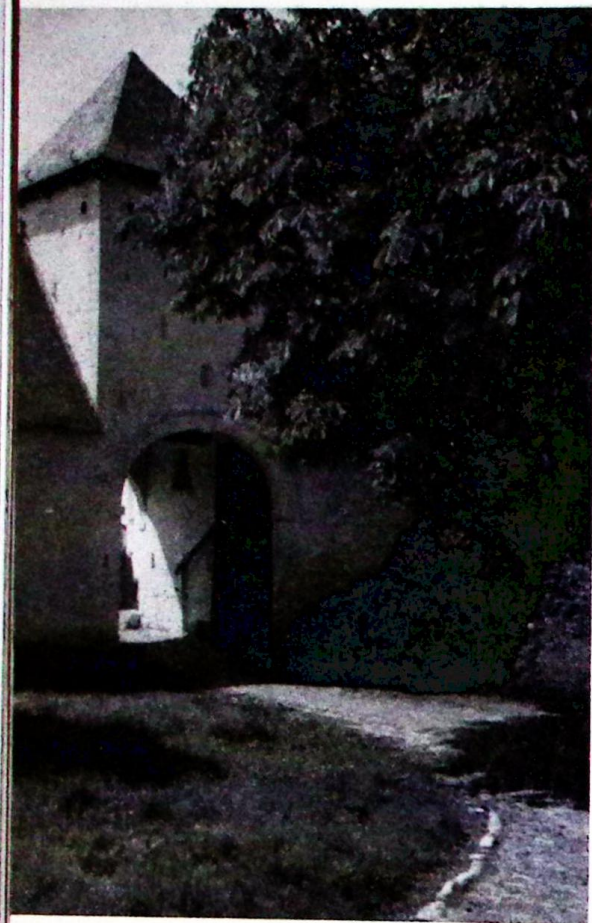
accouraient vénérer son image. Le pèlerinage finit par se répéter plusieurs fois durant l'année. Les fermiers, incommodés par ces manifestations et mécontents de voir régulièrement leurs récoltes endommagées, demandèrent l'incorporation de la chapelle dans la ferme. Ce qui fut fait avec la permission de l'évêque de Liège.

Cette chapelle, qui avait remplacé la première église devenue encombrante et vétuste, est celle que l'on peut voir aujourd'hui encore. Elle est toujours placée sous l'invocation de sainte Gertrude, dont une statuette ancienne (est-ce celle qui fut tant vénérée ?) orne l'oratoire. Avec l'autorisation de l'archevêché de Malines, la messe y est célébrée, même le dimanche. Cette chapelle, malheureusement, a été fort défigurée par suite de modifications faites au XIX^e siècle. Triste présage !

(1) A partir de cette époque, les religieux s'installèrent à Louvain. Ils créèrent, à l'angle de la rue de Namur et de la Montagne des Carmes, une maison de refuge pour leurs étudiants fréquentant l'Université créée depuis peu par le duc Jean IV de Brabant. Cette maison devint en 1629 le Collège d'Aulne.

La cour intérieure et le porche d'entrée.





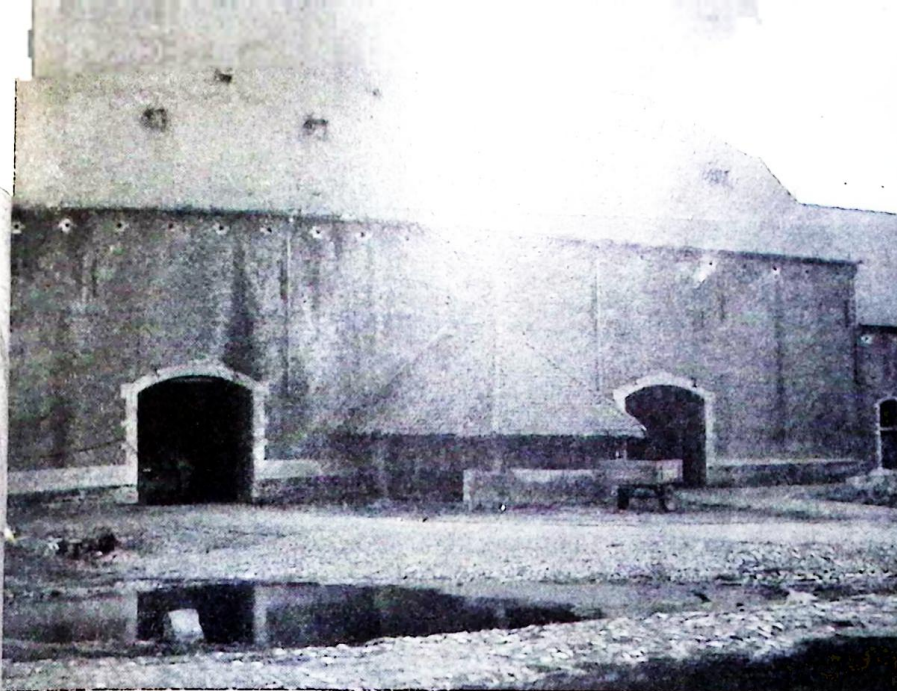
Porche d'entrée côté extérieur (1720)

Va-t-on
laisser
mourir
« tout ça »
?

Vue sur l'arrière
du château (1864)



La grange (1764)



Je demande au censier si l'on a songé à protéger officiellement les bâtiments. « A quoi bon ? me dit-il. Il vaut mieux ne pas laisser classer « tout ça »... Il faudra tout de même moderniser le domaine pour faciliter la besogne. »

Comment donner tort à cet homme ? Comment concilier les nécessités d'un travail rationnel et la préservation de cet ensemble architectural de toute beauté ?

« Tout ça... » : le vaste quadrilatère formé par le corps de logis, la chapelle (1450), le château adossé à la cour, qui ne dépare pas l'ensemble, bien que construit en 1864; la grange, deuxième en grandeur de notre pays après « Ter Doest » la flamandaise (2), les étables, les remises, comme elle datées de 1764-65; le monumental porche d'entrée entouré des bâtiments qui abritèrent la brasserie et la forge (1720). Menacé de démolition, cet exemple magnifique des constructions érigées (sur 60 ares ici) par les moines d'Aulne dans nos régions ! Menacées d'être abattues, ces

(2) La grange de Beusart est bâtie sur 7 ares. La charpente du toit est d'origine.

(3) Pierres provenant des carrières de Goberlange.

(4) En 1864, il n'existait à Bossut que deux usines : une brasserie à la ferme de Beusart, qui ne travaillait pas pour le public, et le moulin du Pont des Brebis (encore visible de nos jours (XVIII^e siècle). (Wauters et Tarlier, « Canton de Wavre », p. 217).

Étables voûtées (1764-65)
Photos de l'auteur

étables, cette bergerie, ces écuries voûtées où les arceaux viennent s'appuyer sur des colonnes en pierre bleue monolithes ! (3)

Le censier me conte que la vénérable « cuve à bière » de la brasserie a « sauté » en 1959 (4). Il me montre les fenêtres modernes qui sont venues remplacer celles du XV^e siècle dans la façade du corps de logis. Une chaire de vérité, un vieil escalier, me dit-il encore, ont servi dernièrement de bois à brûler.

Faut-il croire vraiment que ces gestes sont le prélude à la destruction finale ? Cela m'est difficile à imaginer.

Beusart demande des défenseurs. Il faut que l'on plaide pour cette âme antique baignée de haute spiritualité. Le silence, la paix de ce domaine témoignent d'autres siècles qui fertilisèrent notre sensibilité. Il faut que l'on préserve ce passé qui respire en secret à deux pas — et si loin — de nos jours, de notre fièvre.

Nous manquons beaucoup à la joie, à la patience et à bon nombre de vertus que pratiquaient nos devanciers. Du moins, ne soyons pas les fossoyeurs de la dernière pureté d'enfance du monde.

« Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à mourir de froid... »

a dit un grand poète. Il ne faut pas que cette parole au ton prophétique s'accomplisse parce que nous aurons laissé mourir un domaine, une maison, une image et toute chose qui nous ramène à la vie profonde et véritable.

Yvonne STERK.

Une partie d'un vaste quadrilatère : le corps de logis qui date de 1450 et la chapelle Ste-Gertrude, logis et la chapelle Ste-Gertrude, qui date de 1450.



Statuette de
Notre-Dame



Statuette de Sainte Gertrude
(1500?)





C'est dans ce décor féerique que les moniteurs enseignent à nos enfants les secrets du chasse-neige et des dérapages contrôlés, ABC du skieur.

Les enfants de la batterie, qu'accompagnent leurs mentors, MM. Spaelant et Malherbe.



A MONTMIN,

L'opération " Neige "

Enfants brabançons et parisiens

SOUS ce titre évocateur, Hugues Vehenne, envoyé spécial du journal « Le Soir », portraiture d'une plume émue — et mieux que les fervents manieurs du pinceau! — les beautés du décor tout de luminosité ou de pureté glaciale nocturne, de Montmin, où séjournent les enfants brabançons et d'Île-de-France.

Les quelques extraits de ce reportage heureux que nous nous permettons de reproduire vous mettront surtout en contact direct avec notre petite troupe d'enfants brabançons.

« Les classes de neige en montagne, c'est le royaume de Pomme d'Api. Nous venons de passer, écrit-il, quelques jours parmi le petit peuple aux joues rouges assem-



L'heureux jumelage Brabant-Seine provoque des gestes charmants. Il est vrai que les petits cadeaux entretiennent l'amitié...

EN SAVOIE

Jode „ a commencé prennent l'air des montagnes...

Quelques-unes de nos jeunes skieuses en herbe.



blé dans une vallée savoyarde par les générosités jumelles de la Seine et du Brabant. On sait que l'alliance du département et de la province est conclue depuis plusieurs années. Les Brabançons, voici deux ans, furent invités à Paris et traités avec magnificence. Ils rendirent l'invitation avec un faste que les ducs de Brabant n'auraient pas désavoué. Depuis, au Conseil général de la Seine, on parle volontiers du « duché », et nos amis français, s'ils emploient le mot avec humour, le chargent aussi de beaucoup de respect, de toute espèce de reconnaissance et d'un grain de nostalgie.

Mais, en ce jumelage, le but n'est pas de porter des santés. Liens d'études administratives, économiques, his-

toriques, folkloriques, artistiques, tous se nouent peu à peu.

Restait encore le domaine vaste de la fraternité, de la chaleur humaine. Ce sont ces riches territoires que Brabant et Seine commencent à explorer. Ainsi est née l'opération « Neige-Iode » : l'hiver, les Brabançons rejoignent les Parisiens en Savoie. L'été, les Parisiens, réunis aux Brabançons, recevront en échange de leurs leçons de ski et des vacherins des montagnes, des leçons de char à voile et les principes de la dégustation des moules. Le tout à La Panne. Au total, de la santé et des enfants heureux. Cette belle et bonne idée est due à M. E. Spaelant, député permanent du Brabant et président du jumelage Brabant-Seine, dont les Brabançons — et quelques autres — apprécient depuis longtemps les qualités. Un de ces hommes voués et dévoués à la chose publique, dont l'action n'est pas toujours appréciée à sa juste valeur.

Les classes de neige sont à Montmin, en Haute-Savoie, à vingt kilomètres d'Annecy.

L'expédition est dirigée par M. Spaelant et par son collègue, M. le député permanent Malherbe, accompagnés de M. Maurice-Alfred Duwaerts, secrétaire permanent de la Fédération touristique, tous en missions d'inspection, en compagnie des délégués du Conseil général de la Seine, MM. Salles, syndic du Conseil, Martinielli, directeur des écoles départementales de Vitry, et Blondeau, administrateur à la direction de l'enseignement de la Seine.

Montmin : microcosme savoyard, blotti sous le col de la Forclaz. Une échappée sur les grandes montagnes, des vallons, des ruisseaux, des torrents, un couvercle gris ou bleu sur la marmite, selon les caprices du baromètre, des fermes, des fumiers glorieux, un « Grand Hôtel » tout petit où l'on dévore des nourritures succulentes dont les portions sont à l'échelle des Alpes. Plus les chalets de pierre et de bois où logent nos enfants.

Du côté belge, soixante et un enfants, dont trente et une filles.

Les éléments de cette première expérience ont été fournis par l'École normale de Jodoigne et par l'École provinciale de batellerie. Wallons et Flamands se sont mêlés aux petits Français comme les flocons dans une boule de neige. Il est difficile de les reconnaître. Un moyen, cependant. Si l'institutrice est interpellée par un « M'selle ! » vibrant, il s'agit d'une petite Française. Si, par contre, on entend : « Moïse ! » prononcé plus plaintivement, on peut décider en toute sérénité qu'il s'agit d'un sujet belge.

Les Flamands, eux, jouissent d'un grand prestige. Leur langue inconnue a séduit Montmin et les Parisiennes.

Inlassables, elles passent des listes de mots à traduire et s'efforcent à les apprendre, avec l'accent.

Combien de jeunes bateliers rentreront à Bruxelles torréfiés de tendresse pour les tresses d'une minuscule Parisienne ? Et combien de fillettes de Jodoigne, revenues en leur internat du Brabant wallon, s'endormiront-elles en rêvant aux terribles, énormes, dures boules de neige reçues en plein visage, messages passionnés expédiés par des Parisiens enjôleurs dont la voix et le langage sont plus doux que tout ce que l'on peut trouver de plus doux au « bollewinkel » ? Montmin, blanc paradis des amours enfantines...

Mais l'ordre règne, et la gaieté; et même la studiosité. Car un état-major franco-belge commande à la petite troupe. Institutrices, éducatrices, instituteurs, éducateurs, auxiliaire sociale. Plus Mme Asselmans, l'infirmière.

Grâce à sa vigilance, elle maintient l'infirmerie à l'état désertique.

Toute la tribu a un chef, le plus gentil, le plus attentif qui soit : Mlle Bomblet, chef du service social de la province de Brabant. A elle, l'administration générale de cette jeunesse turbulente; à elle le contrôle des dortoirs, où pas un fil ne dépasse, à elle encore, impératrice des douches, l'offensive des ablutions, des grands lavages ! Et surtout, à elle toujours, ce don affectueux, cette offrande permanente de ses pensées, de ses soins, aux enfants.

C'était l'heure du déjeuner le dimanche au Grand Hôtel de Montmin : menu franco-belge conçu par Gargantua à l'intention de Lamme Goedzak.

L'après-midi, nous nous trainâmes vers le grand chalet tout neuf où le jumelage Seine-Brabant était assemblé. Autour de nous, sur le chemin, les montagnes nous faisaient l'effet d'énormes fromages; le glacier brillait, tel un chaud-froid de volaille, et le coucher du soleil fut copieux et coloré comme une truite saumonée sauce verte. Sur ce, on nous offrit des monceaux d'éclairs au chocolat, car c'était fête enfantine. Béats, nous nous laissâmes emporter par un fleuve de cris, de rires, de chansons. Nos députés permanents et leurs collègues français étaient ravis. Quand ce fut fini, la nuit pure et glacée tomba du haut des monts.

Et, tandis que nous rentrions à Annecy, là-bas, de l'autre côté du col, à 1.050 mètres d'altitude, les enfants brabançons dormaient à poings fermés, skiant en rêve.

Opération « Neige-Iode »... Aux grandes vacances, le Brabant fournira l'iode. Grâce lui soient rendues, à notre province et à sa sœur d'Île-de-France. Y a-t-il meilleur ouvrage que de travailler à rendre des enfants heureux ? Nous en avons vu à Montmin. »



Quelle prestance, déjà, mes enfants !

VISAGES de nos MÉTIERS d'ART en BRABANT

QUELQUES CÉRAMISTES

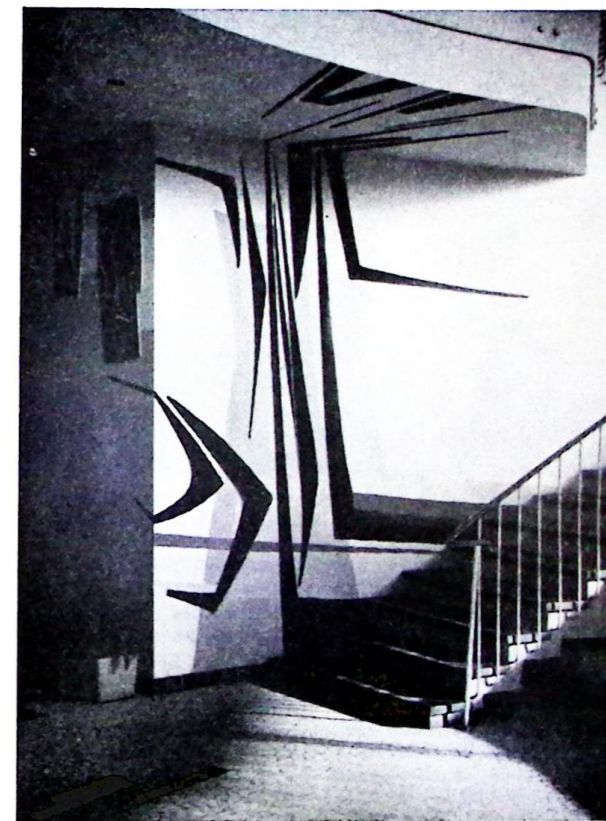
*nouveaux venus chez nous
depuis l'Exposition de Nivelles*
ET D'AUTRES...

V OICI une dernière série de portraits-interviews de céramistes qui appartiennent à « l'écurie » de la province de Brabant. Deux ont participé à la triple exposition des « Métiers d'art en Brabant » : Georges De Vlamynck et Michel Smolders; les trois autres sont des nouveaux venus chez nous depuis l'exposition de Nivelles : Robert Bruniaux, André Eyberg et Gabrielle Bennezon. Ce sont nos « jeunes auteurs », comme on dit dans l'édition...

Dans un prochain numéro de « Brabant », nous vous présenterons les artistes dont vous avez pu admirer, sur différents objets, les émaux, qu'ils ont exposés à Louvain-Elewijt-Nivelles.

« Il n'y a pas d'art où l'union du talent et du métier soit aussi intime et aussi indispensable. Là où le peintre peut indéfiniment reprendre sa toile, où il peut, d'une touche de couleur, donner le relief ou l'éclat, le céramiste, pour cette infime goutte d'émail qu'il désire ajouter au coin d'un œil pour l'allumer ou le rendre vivant, peut être acculé à un effort de volonté proche de l'héroïsme. Cette gouttelette, en effet, qu'il souhaite parce qu'il la sent indispensable à la perfection de la pièce à laquelle

Georges De Vlamynck avait « rythmé » les espaces du pavillon du Brabant à l'Exposition de Bruxelles 1958.



il la destine, va l'obliger à une nouvelle cuisson, avec tout ce que cette opération comporte de risques. Un courant d'air intempestif et ce sera la fêlure irrémédiable. Quelques degrés de chaleur en trop et les émaux déjà cuits risqueront de brûler ou de fondre. Or, c'est à ces jeux dangereux que le céramiste digne de ce nom — c'est-à-dire celui qui réunit la conscience du praticien à la ferveur de l'artiste — se livre tout au long de sa carrière.»

Robert GEERTS.

Georges de VLAMYNCK

Une mesure, un rythme de l'espace avant toutes choses



EN quittant Georges De Vlaminck, j'avais compris quelque chose (pas tout, hélas !) à l'art abstrait. C'est sans aucun doute le résultat le plus surprenant auquel soit arrivé cet étrange petit bonhomme, d'une extrême vivacité et d'une grande malice, au cours de cette visite que je lui ai faite dans son vaste appartement du n° 4, rue Paul Lauters, dans le quartier du Bois de la Cambre, à vingt mètres de l'avenue Louise. Appartement garni de moquette, de canapés confortables, d'une quantité de grands dessins, d'objets insolites, et se terminant par une sorte d'atelier éclatant de lumière.

— Vous venez interroger le céramiste ? s'écria-t-il lorsque je lui indiquai le but de ma visite. Mais, mon cher Monsieur, je fais aussi de la peinture, de la fresque, de la mosaïque, des vitraux, des décors de théâtre... Je suis même architecte... tout en ne l'étant plus !

— C'est le céramiste qui m'intéresse aujourd'hui, et je voudrais lui demander d'abord comment il est venu à cet art...

— Tout simplement parce que, chez mes parents, il y avait un four dans lequel on avait cuit de la céramique précédemment. Moi, je chipotais de temps en temps au risque de mettre le feu à la maison ! C'était avant la guerre de 1914-1918, pendant laquelle, à 16 ans, je me suis engagé. A l'armistice, j'ai repris mes études à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles avec des professeurs comme Constant Montald et Jean Delville. En 1925, j'eus Gustave Van de Woestyne comme professeur à La Cambre. Depuis 32 ans, je suis moi-même professeur à l'Académie de Bruxelles : arts décoratifs et arts graphiques.

— Quelle est votre conception de la céramique ? Votre technique ?

— Je n'ai pas de secrets techniques, dit-il. Personne n'a de tels « secrets ». Il y a tout simplement l'application. Certes, il faut suivre l'évolution technique. On cuit ici à 1.040°, on cuit à 1.200°... Mais les Tchecoslovaques ont lancé sur le marché des émaux qui ne demandent que 260°. Le tout est de voir à l'usage quelle sera leur résistance, par exemple à l'extérieur... Et s'ils tiennent le coup, pourquoi pas ?...

Georges De Vlaminck fait des vases, des pots, des plats — il m'en montre quelques exemplaires aux motifs décoratifs abstraits, comme le sont d'ailleurs les sujets de ses toiles.

— Comme en peinture, comme en décoration, il y a ici des principes géométriques, des rythmes géométriques, m'explique-t-il. Une chose compte beaucoup pour moi et j'y attache la plus grande importance : c'est une mesure, un rythme de l'espace. Pour moi, l'espace compte autant que le motif qu'il entoure. Les parties négatives et les parties positives d'une toile, d'un dessin, d'une décoration murale ou d'un plat de céramique doivent s'équilibrer.

L'été dernier, Georges De Vlaminck exposait ses œuvres dans les locaux communaux d'Yvoir, sur la Meuse, ce qui lui valut ce jugement du critique Paul Caso, que je reproduis parce qu'il illustre bien ce que l'artiste vient de me dire : « Georges De Vlaminck est assurément un artiste préoccupé avant tout de la valeur plastique d'une œuvre. Les couleurs le tentent moins que le savant dosage des ombres et de la lumière; le modelé simplifié à l'extrême n'est cependant jamais ici une simple arabesque, il s'inscrit toujours dans un espace ».

Le professeur feuillette alors devant moi les nombreuses fardes dans lesquelles il conserve les photographies des œuvres qu'il a réalisées dans les différents domaines auxquels il a consacré sa vie, et notamment la mosaïque de céramique de l'athénée de Welkenraedt sur le thème « Forge le fer tant qu'il est chaud » dans un but d'incitation des étudiants au travail, à l'étude. Pour le bassin de natation de Schaerbeek, il a conçu la très belle mosaïque de verre qui décore le hall d'entrée, et pour celui de Namur, une fresque de 42 mètres de long : bancs de corail avec sirènes et nageurs évoluant dans l'éclat des fonds marins.

C'est Georges De Vlaminck, qui avait rythmé les espaces du papillon du Brabant à l'Exposition des Bruxelles 1958. Il avait d'ailleurs l'expérience des expositions puisqu'il mena à bien, en 1935, de nombreux travaux, et notamment la décoration du pavillon du verre. Voici encore une reconstitution picturale réalisée aux Musées du Cinquantenaire selon le procédé ancien de la fresque, ainsi qu'une décoration murale, faite également à l'athénée de Welkenraedt et qui raconte l'aventure de l'Homme, sortant des ténèbres, forgeant le fer et acquérant la connaissance pour se replonger ensuite dans les ténèbres afin d'en percer les secrets.

Cet homme-là, c'est sans aucun doute Georges De Vlaminck lui-même...

Michel SMOLDERS

passionné de création pure et de qualité



MICHEL Smolders est un garçon plein de combativité et qui, même si la céramique ne lui apporte pas pleine satisfaction sur le plan matériel, n'est pas près d'abandonner la partie. Né en 1929, père de quatre enfants, il vient de s'installer au cœur de la cité-jardin « Le Logis », 36, avenue du Geai, à Boitsfort, où il a aménagé le garage en atelier. Et là, il fait de la céramique...

Comment y est-il venu ? D'une manière assez curieuse. En 1950, il entra à Saint-Luc pour la sculpture et la décoration. Il fait ensuite un passage à La Cambre pour le métal battu et la dinanderie et à Sart-la-Buyère pour la poterie. Puis, en 1953, il part pour le Congo. Pendant six années, il enseigna la céramique à des Noirs de Léopoldville. En fait, il s'est trouvé dans la situation de fonder un cours en partant de zéro. Il a construit un four à bois et fait, en même temps que les Noirs, la plupart des expériences de la céramique, car, lui-même, après son stage de Sart-La-Buyère, « se débrouillait » techniquement tout au plus.

Une fois revenu en Belgique, il se remet à la céramique, au tour et à la décoration.

— Actuellement, mon activité est triple, m'explique-t-il : la céramique, la gravure et le dessin, l'un influençant l'autre. Ce qui me plaît dans la céramique, c'est son aspect graphique et son côté fantaisiste. Je ne suis pas partisan d'un purisme, d'une austérité, d'une sécheresse qui enlèvent toute vie aux pièces. Au contraire, la céramique doit rire, elle doit avoir un côté amusant — amusant dans le sens qu'il avait avant, celui des arts populaires.

— Vous demeurez donc un adepte de cette tradition populaire ?

— Bien sûr. Les formes tournées, par exemple, ne constituent pas un anachronisme. Elles ont leur raison d'être du fait que les gens apprécient encore les choses faites à la main, par lassitude de l'objet de série. Car une forme industrielle est sans vie et ennuyeuse parce que trop parfaite. Les choses de la vie n'ont jamais cette sécheresse parfaite. Cependant, pour ma part, je suis moins attiré par les recherches de couleurs que par la variété des matières qui m'est offerte et par les accidents des émaux et des terres.

— Vous faites l'utilitaire et la décorative ?
— L'utilitaire par nécessité pécuniaire et la décorative par goût, répond Michel Smolders sans hésitation. Je suis contre l'objet utile qui ne sert qu'à décorer, contre le vase dans lequel il est impossible de mettre des fleurs. L'objet doit conserver son côté pratique. Et c'est la matière plutôt que le décor qui doit lui donner sa beauté.

Michel Smolders est un grand garçon mince à la chevelure abondante; il a les pieds sur la terre; il parle avec conviction, avec force aussi, et il suffit de lui poser la première question, et le voilà parti dans l'exposé de ses vues : celles-ci ont la limpidité de l'eau de source. Peut-être en est-il ainsi parce que, depuis de nombreuses années, il enseigne. Dans ce domaine-là, il y eut ses six années d'Afrique, mais encore, ici, le cours de céramique qu'il donne à Bruxelles, dans une école privée : il y apprend tout, du tournage à l'émaillage et à la cuisson.

— L'art nègre a-t-il eu une influence sur votre conception de la décoration en céramique ?

— Dans une certaine mesure, oui. Les Noirs ont un grand sens du décor, par ses formes géométriques et par ses rythmes — tout comme dans leurs danses. Par le fait qu'ils ont ce sens du décor graphique, ils sont capables de faire varier à l'infini des lignes très simples. Ce qui m'a attiré également, au Congo, c'est l'extraordinaire variété de la flore, les richesses graphiques des plantes et des feuilles.

Il me montre dans son garage-atelier des panneaux décoratifs qu'il a exécutés : le décor est évidemment graphique, il est figuratif, sacrifiant cependant la vérité anatomique à l'élégance de l'ensemble.

— L'abstraction ne correspond pas à ma forme d'esprit, constate-t-il.

Le céramiste exécute, malgré son goût pour les pièces décoratives, des commandes d'objets utiles : il me présente ainsi des pichets, des flacons, des gobelets, des pots à épices, etc. Mais, n'importe comment, ses aspirations de création ne peuvent toutes s'exprimer dans des formes tournées. C'est pourquoi il fait ses panneaux décoratifs et ses plats aux motifs linéaires. C'est pourquoi aussi il fait de la gravure : il illustre des poèmes. C'est pourquoi encore il dessine au lavis...

— En fait, me confie-t-il, c'est la création pure qui me passionne. En céramique, pour faire une très belle pièce, il ne faut pas regarder ni à la qualité ni à la quantité des produits et des cuissons. Mais alors, la pièce qui sort du four devient une pièce de création... qui, en matière de prix, s'aligne sur les œuvres d'art.

Et, comme tout céramiste lorsqu'on parle de prix, Michel Smolders devient rêveur...

Robert BRUNIAUX

toujours à l'affût de formes et de couleurs jamais vues



LA grande chance du céramiste Robert Bruniaux, c'est de disposer depuis un an d'une salle d'exposition permanente, qui est aussi sa boutique. Vous la trouverez derrière la R.T.B., 48a, rue Alphonse De Witte, dans le quartier des Etangs d'Ixelles : une façade d'un bleu très chaud, un mot sur la vitrine : « QUINN'S », et un décor intérieur raffiné mettant en valeur des pièces d'un éclat surprenant. Voici le maître de ce paradou. 29 ans, grand et élégant, le cheveu taillé à la dernière mode, beaucoup de gravité dans le visage et, dans le cœur, un grand enthousiasme et un grand amour pour les créations qui nous entourent.

Après des études primaires et moyennes, où, de son propre aveu, il ne brillait pas, Robert Bruniaux est entré au cours de dessin de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Il devait bientôt se tourner vers le dessin de mode, auquel il comptait se consacrer.

— Mais, percer dans ce domaine ici n'est pas chose facile, me dit-il. Je me suis rappelé alors que j'avais obtenu plusieurs prix de modelage. J'ai fait quelques papillons modelés et peints. Des amis m'ont engagé à persévérer dans cette voie, à me perfectionner. J'ai commencé alors à créer d'autres animaux, puis je me suis dit que le moment était venu de suivre des cours de céramique. C'est pourquoi je me suis inscrit aux Arts décoratifs de Molenbeek, sur le conseil de Strebelle. Il y a trois années de cela, mon professeur était Robert Van Nèrom. On m'a proposé ensuite d'ouvrir ce magasin, ce qui était intéressant pour moi : je pourrais vendre et exposer mes pièces. Je constituai donc une collection de pièces.

Ces céramiques appartiennent à deux registres : la décorative et l'utilitaire, et bien souvent — nous

le verrons plus loin — elles sont à la fois décoratives et utilitaires.

— Je préfère la céramique décorative, me confie-t-il cependant. J'aime créer, être personnel et, dans la décorative, je puis laisser aller mon imagination. Je suis fort amoureux de la nature. J'aime tous les animaux, les arbres, le vent dans les feuilles, les rivières. La nature constitue une grande source d'inspiration, et je suis persuadé que je ferais des pièces plus belles si j'y étais plongé. C'est d'ailleurs ce que je souhaiterais le plus : m'installer à la campagne dans une ferme, et travailler en « donnant » ce que je vois autour de moi, ce que je pense...

Robert Bruniaux réfléchit après cette profession de foi : il se trouve en ville, attaché à cette boutique qui, par ailleurs, lui permet de vivre en lui assurant la vente et la diffusion. Cruel dilemme...

— Pourquoi, puisque vos goûts personnels sont tels, faites-vous également de l'utilitaire ?

— Parce qu'il faut bien, parce qu'on m'en demande. Les pièces uniques ne se vendent pas pour rien. Les gens ne comprennent pas qu'il y a beaucoup plus de travail dans une pièce unique que dans une pièce de série. Ils ne font pas la comparaison, ils ne voient qu'une chose : dans un grand magasin, j'aurais un vase ou un plat pour trois ou quatre fois moins d'argent. C'est pourquoi je fais des services à café, à moka, à liqueur, des cassolettes, des pots, des salières, des poivriers, des coupes à fruits.

Chez Robert Bruniaux, tout est fait à la main.

— C'est une technique que j'emploie en tout, me dit-il, et que je voudrais garder : sans tour, à la main, ce qui insuffle aux pièces une vie réelle.

Ce qui intéresse Robert Bruniaux, c'est de chercher des formes et des couleurs jamais vues, ou presque.

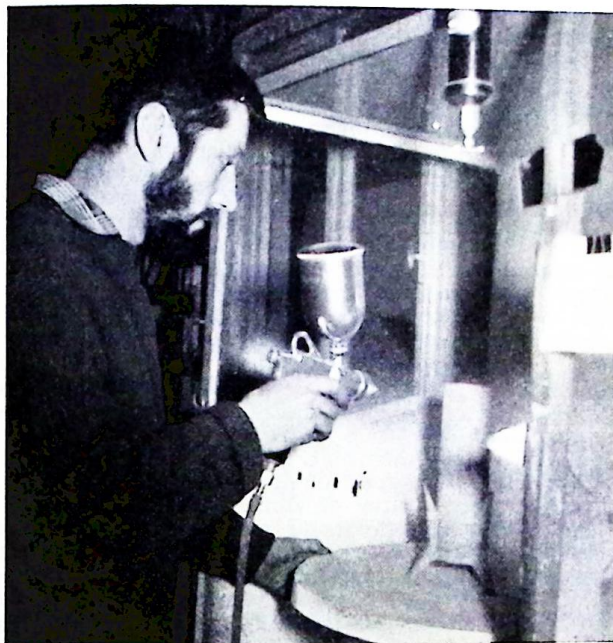
— J'aimerais me consacrer à chercher de nouveaux émaux. J'ai toujours été frappé, en visitant les expositions de céramiques, par le fait que les émaux se ressemblent presque tous. Pour ma part, je n'y trouve pas suffisamment de recherches de couleurs spéciales. Sans doute craignent-ils — mes confrères — la vulgarité des tons osés. Ceux-ci peuvent cependant donner beaucoup de charme aux pièces !

Mon hôte, lui, ne recule pas devant l'emploi des « couleurs osées », et, cependant, il sauvegarde élégamment le charme de ses œuvres. Voici un coq multicolore et violent : c'est bien le maître de la basse-cour ! Voici un lion au repos, vert à la crinière bordeaux : le roi des animaux, sans aucun doute !

Les recherches de Robert Bruniaux ne se limitent pas seulement aux formes et aux émaux : elles abordent d'une manière originale le problème de l'utilité. Le paon dont il est question plus haut est conçu en deux parties qui s'emboîtent sans que cela se voie ; les grosses poules servant de soupières et décoction ; mais, dans cette optique utilitaire et décorative à la fois, un chou et un chien battent les records : le premier est composé d'un couvercle s'ouvrant sur un plat qui, lui-même, se déboîte et libère un plat formé des premières feuilles ; quant au chien — un boxer inquiétant — il possède une tête et une queue amovibles... ce qui lui permet de prendre plusieurs attitudes et surtout de paraître moins figé, plus vivant...

André EYBERG

ou le courage de s'affranchir d'abord matériellement



S'IL ne fallait qu'un exemple — et il en existe des milliers — pour montrer qu'aucune jeunesse ne mérite les reproches de la génération qui la précède, le céramiste André Eyberg serait cet exemple-là pour la jeunesse de 1945-1950. Il est né en 1929 et a commencé à faire de la céramique juste après la guerre, par nécessité. Son père dessinait des projets de dentelles et de broderies. Le dessin fut, pour le jeune homme, une sorte d'hérédité : à trois ans, il griffonnait sur des feuilles que son père a précieusement collées dans un album.

C'est donc le dessin qui mena André Eyberg à la céramique : il entra dans un atelier de La Louvière pour y dessiner des fleurs sur des assiettes. C'est dans cette firme qu'il rencontre le professeur Ernest D'Hossche, qui le prend bientôt sous sa tutelle à la section atelier d'art et qui l'engage à suivre les cours de céramique des Arts et Métiers de La Louvière. Cela dura 5 ans : le jour, la fabrique ; le soir, le cours.

1949-1950 : le service militaire, après lequel il retourne à La Louvière pour trois mois seulement, car il souhaite un autre avenir. Jusqu'en 1954, il courra d'atelier en atelier dans la capitale, n'y découvrant guère à apprendre : lui veut faire des pièces, se donner à cet art qui ne lui a apporté jusque là que l'écœurement. C'est alors que, ayant rencontré une jeune Suisse, qui va d'ailleurs devenir sa femme, il se rend en Suisse, où il travaille chez le maître potier genevois Noverraz.

— Pendant deux années, il m'a mené la vie dure, me dit André Eyberg. Mais, enfin, chez lui, je pouvais apprendre à tourner, à faire tout dans une pièce

d'un bout à l'autre, et non plus être un rouage dans une sorte de chaîne à céramique ! Malgré une certaine contrainte qu'il m'a imposée — avec le recul j'estime qu'il a eu raison de me traiter de la sorte — c'est grâce à Noverraz que je connais mon métier.

André Eyberg eut alors l'idée de s'installer en Suisse, mais les lois n'y sont guère hospitalières aux étrangers, et il dut plier son maigre bagage et revenir ici avec sa femme... cette fois dans l'obligation ou de s'installer à son compte ou d'aller à nouveau travailler en province.

— J'eus alors la chance de rencontrer un mécène qui, avec un altruisme dont je lui serai éternellement reconnaissant, réunit un capital suffisant à mettre sur pied l'atelier de céramique que j'ai ici. Ce capital, je devais le rembourser en cinq années. Il fallut donc tout organiser. Je ne pouvais pas me permettre de travailler pour l'art. Je conçus donc des modèles de vases, de pieds de lampes, de plats à fromages, etc. Apparemment, ce que je faisais avait beaucoup de succès. Cependant, je m'aperçus bientôt que je rentrais tout juste dans mes frais. Il fallait donc que je change mon fusil d'épaule. L'occasion ne se présenta qu'en 1959. Je devais fabriquer quelque chose que l'étranger n'importe pas chez nous. Je commençai à faire de la céramique à intégrer aux meubles... Et j'en fais toujours, en production régulière, à raison de deux fours par semaine.

Telle est donc l'aventure d'André Eyberg, son cheminement sur la voie de l'affranchissement matériel. En novembre prochain, il sera libéré de sa dette.

— Je voudrais alors, me confie-t-il, non pas m'évader de cette production de carreaux, car elle est vitale pour moi, mais la réduire à la subsistance de ma famille de manière à pouvoir faire autre chose, à travailler pour moi.

— Quelle doit être la principale qualité de la céramique ?

André Eyberg se passe la main dans une barbe dense et noire qui lui encadre le visage, avant de définir sa conception :

— Pour moi, il faut qu'elle soit vraie, solide. Elle ne doit surtout pas « hurler » comme cette céramique polychromée qui est à la mode. Non, elle doit, au contraire, avoir la neutralité d'un beau bois, d'une belle pierre. Elle doit pouvoir être intégrée à d'autres matériaux et être à la hauteur de la pierre qui l'entoure. Mon grand espoir est d'ailleurs de réaliser des bas-reliefs et des fresques de céramique.

Dans ce labeur incessant, qui lui fait souvent passer des nuits, André Eyberg n'est pas seul à l'atelier : il a, à côté de lui, celle qui lui a fait entière confiance, sa femme. Je sens en cet homme de 33 ans la volonté tenace de prouver que cette collaboratrice, qui est aussi la maman du petit Eric, n'a pas eu tort de lui apporter cette confiance.

— J'ai la grande chance de travailler en indépendant avec elle. Je suis, hélas, embrigadé dans la grande production, qui me force à travailler en fonction de ce que le public espère, mais c'était sans doute pour moi le seul moyen d'assurer mon indépendance future...

Gabrielle BENNEZON

qui dut d'abord vaincre sa timidité et sa peur de l'inconnu



ARRIVE-T-IL un temps, dans la vie d'un homme ou d'une femme, où il est trop tard pour commencer à faire de la céramique ? Une fois parvenu aux abords de la quarantaine, est-il exclu d'aborder cette carrière ? Gabrielle Bennezon l'a cru. Evidemment, si l'on s'inquiète de l'âge auquel ont commencé les céramistes brabançons que nous avons présentés ici, on constate, bien sûr, qu'Aline Nève et André Eyberg n'avaient pas vingt ans; que Françoise Minne les avait à peine; qu'Etienne Van Cappellen en avait à peu près vingt-deux; que, aux environs des vingt-cinq ans, on trouve les débuts d'André Mees, de Mirko Orlandini et de Robert Bruniaux; aux environs de la trentaine, ceux de Yana De Saeger, de Simon du Chastel, de Francis Dufey, de Pierre De Rouck, de Roger Somville et de Michel Smolders... mais qu'il y a aussi un Jean Vanderborcht qui a débuté à quarante ans !

Très longtemps, Gabrielle Bennezon eut envie de « faire quelque chose ». Elle avait toujours aimé les poteries rustiques — elle possède d'ailleurs, entre autres, un flacon Maya qui serait authentique — et un voyage dans le Midi de la France en 1948 l'a conduite — en touriste — à Vallauris, où elle eut le coup de foudre pour la céramique contemporaine.

— C'était la pleine époque de la rénovation de la céramique. Il y avait là de très grands artistes. J'y suis retournée depuis et j'en suis sortie écoeuvée. Quel mauvais goût partout, quel esprit de série !

Ce coup de foudre allait cependant être tempéré par une insupportable timidité qui empêchait Gabrielle Bennezon de se jeter à l'eau et de sortir enfin de sa coquille, et par une peur qui la paralysait parce qu'elle estimait ne pas avoir les connaissances indispensables à la réussite dans ce métier...

— Et puis, me dit-elle en baissant les yeux, je croyais que j'étais trop âgée...

Le mari de Gabrielle Bennezon est le sculpteur Gaston Annaert, dont nous avons encore pu voir récemment les masques qu'il a créés pour « Le Cercle de Craie caucasien », la pièce « totale » de Bertold Brecht que le Rideau de Bruxelles avait mise à l'affiche en janvier. Elle a un fils qui est sculpteur également. Ce fils est donc sorti de la période où un enfant a besoin de sa mère : Mme Annaert s'est donc trouvée désespérée, privée du centre d'intérêt de toute mère, et, alors, l'envie de faire de la céramique l'a emportée sur la timidité et la peur.

— Je n'avais aucune notion de dessin, m'explique-t-elle. Je ne pouvais donc peindre ou sculpter. Mais, n'importe comment, c'est la céramique que je voulais faire. Je me suis inscrite à l'Académie des Beaux-Arts de Molenbeek-Saint-Jean en 1958. Cela occupa mes soirées que, autrement, j'aurais passées seule ici, puisque mon mari est occupé tous les soirs à l'extérieur. J'ai eu le professeur Van Nèrom, comme Francis Dufey et Robert Bruniaux.

Tout cela, Gabrielle Bennezon me le raconte avec simplicité dans son rez-de-chaussée du 512 de la chaussée de Gand, non loin du château du Karreveld. C'est presque une confession que me fait cette grande femme hypernerveuse. Et je me rends compte, petit à petit, à quel point elle avait besoin de faire quelque chose et à quel point aussi la céramique constitue actuellement pour elle non seulement un moyen de s'extérioriser, de se confier, mais également le meilleur antidote à un désarroi profond.

— Au début, je m'y suis mise en dilettante, pour mon plaisir. C'est la période du tatonnement inévitable, de la casse, des émaux boursoufflés, des déboires. Puis je me suis réellement prise au jeu.

Que fait-elle ? Des plats décorés de poissons — vous en avez vus à l'exposition des « Métiers d'Art en Brabant » à Nivelles, où elle accédait pour la première fois à une grande confrontation — et des vases dont un, qu'elle me montre, composé de quatre visages : l'œil gauche de l'un est l'œil droit du voisin, et ainsi de suite.

— J'ai toujours aimé la préhistoire et l'art précolombien.

Elle me montre encore un pot à tabac dont le corps est divisé en deux parties : celle du bas est émaillée et, dans celle du haut, la terre est à nu, le couvercle étant émaillé également.

— Je voudrais arriver encore à faire des formes plus simples, me dit-elle, et des pièces pas trop chargées. J'attache beaucoup d'importance aux couleurs pour les céramiques utilitaires, qui doivent apporter la joie.

Gabrielle Bennezon me présente encore d'autres pièces : plats à fruits d'un bleu moucheté, un hippocampe, un poisson...

Tout cela prouve bien que vous deviez vaincre cette timidité et cette peur, chère Madame, et que, retenue par le jury du Brabant, vous devez voir là le plus sincère encouragement...

Enquête menée par Robert GOFFAUX.
(Les photos des artistes sont de l'auteur.)

Il faut créer des réserves naturelles

L'ASSOCIATION « Les Réserves naturelles et ornithologiques de Belgique » vient d'éditer une fort intéressante brochure spéciale d'information et de propagande, afin de dénoncer l'angoissant problème résultant de l'altération et la dégradation de la nature en notre pays.

Elle lance un véritable cri d'alarme afin que soit assurée d'urgence la sauvegarde des dernières stations botaniques, entomologiques, ornithologiques du pays.

« Savez-vous, demande-t-elle notamment, que la Belgique, sous le rapport de la protection de la nature, doit être considérée, hélas, comme un des pays les moins évolués d'Europe ?

Savez-vous qu'aucun mammifère, ni poisson, ni insecte, ne jouit d'une protection en Belgique ? Qu'aucune plante n'est davantage protégée, de telle sorte que n'importe qui peut détruire impunément les dernières stations de plantes rares ou précieuses du point de vue médical ? »

Elle s'insurge contre l'usage massif d'engrais chimiques ou de produits insecticides, contre la pollution de nos cours d'eau et de l'air de nos grandes villes, contre la tenderie, qui est une honte nationale, car plus de 12 millions d'oiseaux en sont annuellement victimes, soit tués pour la consommation, soit destinés à la réclusion.

On ne peut approuver que la Belgique devienne un pays banalisé, sans âme ni caractère, et que les professeurs ne puissent plus montrer à leurs élèves des paysages naturels, dunes littorales, schorres, bruyères, fagnes ou marécages, ainsi que les plantes et les animaux qui les peuplaient.

Mais comment peut-on remédier à cette situation ? demanderez-vous. La réponse est simple.

Il faut créer des réserves naturelles afin de soustraire au vandalisme croissant des îlots naturels, dernières oasis de beauté et de sérénité où la nature maintient et pourra maintenir ses droits : des « Musées de la Nature vivante ».

Il faut alerter l'opinion publique, les autorités, toutes les personnes sensées et de bonne volonté, des dangers qui menacent notre pays.

Enfin, il faut éduquer notre jeunesse dans le respect de la nature et l'immense valeur que représente la vie sous toutes ses formes.

Dix ans après sa fondation, l'Association des « Réserves Naturelles et Ornithologiques de Belgique » a fourni, eu égard à ses moyens, un effort énorme pour sauver des sites représentatifs, aménagés en réserves naturelles.

Mais cette action doit pouvoir se poursuivre sans défaillance, et, pour atteindre ce but, l'Association réclame de l'aide.

Comment l'aider ?

En adhérant à ce groupement qui utilisera les contributions et les dons à l'acquisition, la location et le gardiennat de terrains ayant une réelle valeur scientifique. (S'adresser 31, rue Vautier, Bruxelles.)

Au C.E.R.I.A.

L'enseignement de la Brasserie et la Cuisine à la bière

L'E Centre d'Enseignement et de Recherches des Industries Alimentaires et Chimiques de la Province de Brabant a organisé, le 2 février dernier, dans son vaste complexe situé à Anderlecht, une journée d'information et d'études consacrée à l'enseignement des industries de fermentation (brasserie) à l'École Spéciale d'Ingénieurs Techniciens A1 de l'Institut des Industries de Fermentation — Institut Meurice Chimie.

A cette séance importante, placée sous la présidence de M. Edgard Spaelant, membre de la Députation permanente et président du C.E.R.I.A., des personnalités dirigeantes de la brasserie et de la malterie, les directeurs d'enseignement et les professeurs de ces spécialités ont prêté leur collaboration.

Au cours des interventions, l'accent fut surtout mis sur la nécessité de l'organisation d'une structure d'enseignement judicieusement adaptée aux besoins des industries intéressées.

Des laboratoires expérimentaux, dont la réalisation sera entamée dans un avenir proche, devront permettre, d'une part, de donner aux futurs Ingénieurs techniciens une formation complète scientifique-technique en les familiarisant avec les méthodes et les techniques les plus modernes et, d'autre part, de pratiquer effectivement une politique de recherche appliquée et d'essais de procédés nouveaux, en collaboration étroite avec le C.B.M. et les industriels intéressés.

A l'issue de cette réunion d'études, des personnalités de la Province de Brabant, du monde de la brasserie et de la presse ont été conviées à un déjeuner préparé et servi par les élèves de l'École d'Industrie Hôtelière du C.E.R.I.A.

Ce déjeuner, réalisé sous la haute direction du Maître Raoul Morleghem, Prévôt des traiteurs de Belgique, clôturait deux journées de conférences-démonstrations consacrées à la cuisine à la bière.

Aux convives fut ainsi donnée l'excellente occasion d'apprécier cette gastronomie nouvelle.

On notait, parmi les nombreuses personnalités présentes : MM. Edgard Spaelant, président du C.E.R.I.A., et ses collègues de la Députation permanente, MM. Cantillon, Malherbe, Van Bever, Rowie, Courtoy; Léon Wilemans, bourgmestre de Forest et Grand Maître de la Chevalerie du Fourquet, et les membres du Grand Conseil, Kestelin, greffier provincial, Tordeur, directeur général du C.E.R.I.A., Meurice, directeur de l'Institut des Industries de Fermentation — Institut Meurice Chimie, Venchelen, administration du C.E.R.I.A., etc.

POUR LE MAINTIEN **Chapelle Saint-Georges**

de la

LE Collège international composé des architectes MM. B. Vitry, V. Bourgeois, E. Beaudouin, E. Eiermann et P. Gazzola, s'est prononcé, à l'unanimité, pour la conservation intégrale « in situ » de la chapelle St-Georges, dans le cadre de la Bibliothèque Albertine.

Leur décision est motivée comme suit :

« Considérant les aspects historiques, humains et archéologiques que pose la présence de la chapelle Saint-Georges — et subsidiairement connaissant l'impératif énoncé à cet égard dans le programme du concours — de même que les conditions fonctionnelles d'utilisation de l'ouvrage entrepris,

le Collège, à l'unanimité, se prononce pour la conservation intégrale de la chapelle « in situ ».

Dans cette ligne, le Collège est d'avis qu'il convient de prendre conscience des possibilités qu'une telle situation permet d'introduire dans la composition nouvelle.

A cet effet, le Collège recommande, par tous les moyens de composition, de mettre en valeur et d'intégrer la chapelle Saint-Georges dans le cadre de la Bibliothèque Albertine pour y apporter, grâce à de judicieuses variations d'échelles, les éléments de vie, de mouvement et d'imprévu nécessaires qui en feront le charme.

Le Collège, retenant que, pour des raisons d'authenticité, la reprise en sous-œuvre de la chapelle ne semble pas à considérer, recommande que l'étude architecturale pour atteindre cet objectif soit poursuivie avec plus de souplesse, écartant d'une part de trop rigoureux alignements entre les corps différents de l'édifice et, d'autre part, l'inutile servitude d'un axe transversal nord-est sud-ouest, qui est sans répondant sur la façade opposée et détermine une symétrie indésirable.

Insérer, suivant ces directives, un vestige du passé dans un cadre moderne apportera plus de signification et de qualité à cet important centre culturel.

Rendant hommage à l'ampleur de conception de l'œuvre engagée et à la conscience de ses compositeurs, les architectes du Collège international souhaitent que l'ouvrage soit conduit à bonne fin avec le même succès, dans un sentiment plastique répondant aux aspirations les plus heureuses de l'esthétique contemporaine. »

Une décision qui sera bien accueillie

Cette prise de position du Collège international ne manquera pas de réjouir tous les archéologues et les défenseurs des vestiges du passé.

Louis Verniers, dans son livre consacré à « Bruxelles et son agglomération de 1830 à nos jours », rappelle qu'« en 1956, le Mont des Arts fut livré aux excavatrices mécaniques et aux bulldozers, les maisons du côté méridional de la Montagne de la Cour à la pioche des démolisseurs.

Intérieur de la chapelle Saint-Georges. Cette fort belle chapelle faisait naguère l'admiration de tous les promeneurs qui aimaient flâner dans l'ancien jardin du Mont des Arts.



Allait-on aussi sacrifier la chapelle Saint-Georges, dépendance de l'ancien hôtel de Nassau, intéressant vestige archéologique du XV^e siècle ?

Le comte J. de Borchgrave d'Altena, conservateur en chef des Musées d'art et d'histoire, et secrétaire général de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, ne manqua pas de s'élever en termes vigoureux contre pareil sacrilège :

« Tout le mal provient précisément de l'erreur fondamentale commise dans l'histoire de l'Albertine où, méconnaissant la valeur historique d'un site, les architectes n'ont pas établi leurs plans en fonction du terrain... En résumé, pour réaliser une idée noble en soi : une bibliothèque en souvenir d'un grand prince, on entachera cette œuvre patriotique par des destructions sottes autant que barbares. La mémoire du Roi-Chevalier ne peut être rappelée dignement par de pareils péchés contre l'esprit. »

Monuments classés

En raison de sa valeur artistique, le bâtiment principal (côté rue) du « Vieux Château », à Drogenbos (Brabant) « propriété de la commune — a été classé comme monument.

D'autre part, est classée comme monument, en raison de sa valeur historique et artistique, la partie ancienne de l'immeuble dénommé « Maison Haute » à Watermael-Boitsfort.

LE CENTENAIRE

Voici le Calendrier des manifestations qui se tiendront dans les Grands Palais du Centenaire au cours des prochains mois :

Mars : 7^e Salon professionnel C.E.M.A., du dimanche 4 au mardi 13 mars. — Palais n° 6.

Mars : Salon des Vacances, du samedi 10 au mardi 20 mars. — Palais n° 3 et 8.

Mars : Exposition canine internationale de la Société royale Saint-Hubert, dimanche 25 mars. — Palais n° 4.

Avril-mai : 35^e Foire internationale de Bruxelles, du samedi 28 avril au mercredi 9 mai. — Tous les Palais.

Avril-Mai : 14^e Salon de l'Emballage. — Palais n° 8.

Avril-Mai : 2^e Salon international de la Navigation « Mercator ». Palais n° 10.

Un hectare de serres exotiques

au jardin botanique de l'Etat à Meise

(voyez début en page 8)

Pour permettre à certains arbres de s'épanouir à plein rendement en hauteur, les constructeurs ont eu l'excellente idée de les placer dans des trous atteignant jusqu'à deux mètres de profondeur du niveau du sol des allées-promenades.

Les serres qui constitueront un merveilleux pôle d'attraction touristique seront accessibles en 1964.

Dès à présent, cependant, de nombreuses personnes s'impatientent et s'inquiètent de connaître la date d'ouverture et les coups de téléphone interrogateurs assaillent la direction. Celle-ci ne peut, à l'heure actuelle, que décliner toutes les demandes de visite par suite de l'inachèvement des travaux.

Le futur visiteur des serres, simple curieux ou botaniste, pourra donc admirer ou étudier à l'aise des collections de plantes de toutes les régions du monde. Chacun d'eux pourra les examiner de près en sillonnant les kilomètres d'allées tracées au niveau du sol. S'il le désire, l'occasion lui sera donnée de les contempler dans leur ensemble, en certains endroits, d'une

galerie surélevée. De là, il jouira d'un panorama enchanteur qui l'entraînera, ô merveille, d'une contrée à l'autre.

Le chauffage des serres qui constituait naturellement un important problème à résoudre, semble avoir été réalisé dans les meilleures conditions. Il s'effectue à partir d'un pavillon séparé qui abrite toute une machinerie complexe destinée à fournir la température désirée pour chaque flore. Des tonnes de mazout, ne parle-t-on pas d'une vingtaine, seront utilisées chaque jour.

Ajoutons qu'un autre bâtiment en voie de parachèvement abritera les bureaux administratifs du jardin botanique, ainsi qu'un « herborium » que l'on pourra également visiter.

Enfin, rappelons que le parc de 93 hectares contient l'« arboretum » du nouveau jardin botanique, dix-neuf fois plus vaste que l'ancien, est déjà accessible au public depuis 1958. Fort intéressant à parcourir, il est sans cesse pourvu de nouvelles essences qui lui donneront d'ici quelques... dizaines d'années, un caractère universel.

M. H.

SOIRÉES DU TOURISME

8 février 1962

Le Carnaval de Binche

par M. Samuel GLOTZ,

Conservateur du Musée et des Archives communales.

SE remémorant l'antique aphorisme « Bis repetita placent », qui, il y a deux mille ans déjà, s'échappa des lèvres de ce doux et savoureux poète que fut Horace, se souvenant aussi de l'éclatant succès remporté par M. Samuel Glotz, en 1960, à l'époque où nos Midis cherchaient, passagèrement, refuge dans les sous-sols de la Maison du Roi, M. M.-A. Duwaerts, notre secrétaire permanent, n'avait pas hésité à mettre, à l'intention de notre public vespéral, une nouvelle fois sur la sellette, le très actif et très érudit archiviste binchois. L'enthousiasme avec lequel nos auditeurs relevèrent ce défi restera gravé dans les mémoires comme la plus éblouissante démonstration à la fois du degré étonnant de fraîcheur de l'adage latin et de l'extraordinaire popularité du thème.

Aux yeux du touriste qui franchit, pour la première fois, les portes de la cité, Binche apparaît comme un miracle permanent. Avec ses vingt-sept tours édifiées en grès de la région, ses 2 km. de courtines, ses clochers dont les bulbes semblent gorgés d'une sève d'éternité, ses rues tortueuses et montueuses, sa chapelle romantique, toute chargée de lambris gothiques, qui somnole au cœur d'un vieux cimetière désaffecté en attendant de pouvoir abriter, un jour, un petit musée d'art sacré, la villette, forte à peine de quelque dix mille habitants, a gardé une allure délicieusement archaïque et semble pro-



longer, au cœur même du XXe siècle, tout le charme désuet et un tantinet austère d'une authentique place forte moyenâgeuse tout en recréant, pour nos esprits blasés, l'étrange et obsédante poésie des temps à jamais révolus.

Quoi d'étonnant, dès lors, que, dans une atmosphère aussi propice, à l'inverse d'autres cités qui échouèrent lamentablement dans leurs tentatives souvent maladroites de revivifier un passé irrévocablement englouti dans l'oubli, Binche ait réussi, par-delà les guerres, les brassages de population, les courants d'opinion et les propositions souvent alléchantes de firmes commerciales aux puissants moyens financiers, à conserver intacts ses propres usages, ses propres traditions, dont le Gille, ce personnage central du folklore binchois, constitue, à coup sûr, le plus beau titre de gloire et le motif d'une indicible fierté.

L'origine du Gille a, d'ailleurs, fait l'objet de polémiques passionnées. Des légendes, tantôt saugrenues tantôt fantaisistes, ont circulé et circulent encore à son sujet. L'une d'entre elles, qui trouve encore un certain crédit auprès des masses non prévenues ou mal informées, tend à faire coïncider la naissance du Gille avec les fêtes grandioses organisées à Binche, en 1549, par Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint, et au cours desquelles se seraient exhibés des personnages déguisés et coiffés de plumes, voire des Incas en personne, pour commémorer la prise du Pérou par les conquistadores espagnols galvanisés par leur chef, l'aventurier Pizarre. L'apparition pourtant bien plus tardive des oranges évoquant irrésistiblement les pays chauds qui, en réalité, remplaçaient simplement le pain primitivement offert au public, n'a fait qu'ancrer davantage cette opinion dans les esprits crédules, assoiffés de merveilleux. Hélas pour leurs auteurs, ces élucubrations plus ou moins chatoyantes, conçues pour les besoins de la cause dans la seconde moitié du XIXe siècle, ne reposaient sur aucune base scientifique et n'ont pas été en mesure de résister à un examen sérieux entrepris sur le plan historique.

En fait, par maints aspects, et notamment par le masque qu'il porte et par le ramon qu'il brandit, le Gille se rattache à la lignée des danseurs du Renouveau, célébrant le retour du printemps. Il serait vain de tenter de lui assigner une limite précise dans le temps. Ancien masque dansant, chantant les prémices, il est aussi vieux que le carnaval lui-même. Quand le Gille danse, il le fait dans un état d'esprit particulier, presque religieux,

hiératique; quand il danse, il a conscience de poser un acte rituel, quasi sacré; jamais il n'évolue pour le public, pour la galerie; c'est pourquoi les gestes qu'il pose n'ont rien de touristique au sens commercial et mercantile du terme. Peu importe, dès lors, qu'aux éléments et accessoires primitifs soient venus s'en ajouter d'autres, empruntés à des époques différentes, car le Gille, comme toute incarnation du folklore vivant, n'a cessé d'évoluer et évolue toujours.

Quant aux réjouissances populaires, loin de se limiter au seul Mardi-Gras, comme l'imaginent trop volontiers les milliers d'étrangers, accoutumés à vivre uniquement cette apothéose, elles débutent six et même sept semaines avant le Carême par les « soumonces », qui sont des avertissements, des invitations aux membres des sociétés binchoises à fêter Carnaval. Les danseurs qui y participent sont déjà des Gilles par la ferveur qui les anime. Spontanément aussi, la population se mêle aux danseurs et évolue au son des batteries.

Dès le 2 février (jour de la Chandeleur), les masques, appelés ici « trouilles de nouille », font leur apparition. Le lundi précédant le Dimanche-Gras, tous ces masques se donnent rendez-vous dans la soirée pour se livrer à mille facéties et intrigues burlesques. Malheur au « bourgeois » non masqué qui viendrait à tomber dans leurs rets; il n'échappera aux quolibets et lazzis qu'après avoir versé son écot ou offert moult libations.

Puis viennent les jours gras proprement dits. Le Dimanche-Gras est une journée aussi spectaculaire, aussi pitto-

resque que le Mardi-Gras et, à certains égards, plus riche en substance et en spontanéité. Dès 10 heures, au milieu des déguisements les plus hétéroclites, des hommes travestis en costumes féminins, les « mam'zelles », parcourent la ville en s'ébattant au rythme des batteries ou de la « viole », en l'espèce un orgue de Barbarie portatif. C'est un moment extrêmement pur du carnaval binchois. Un instant ordonné en cortège au début de l'après-midi, la farandole reprend de plus belle aux approches de la soirée et se poursuit, frénétique, jusque tard dans la nuit.

Le Lundi-Gras est surtout l'apanage des familles et, par excellence, le jour de la jeunesse. Tandis qu'aux quatre coins de la cité, les bandes se forment, se disloquent pour se ressouder bientôt, des jeunes filles vendent des fleurs au profit des œuvres philanthropiques, car, à Binche, même au plus fort de l'insouciance, les infortunés, les meurtris du sort, gardent leurs droits imprescriptibles.

Quant à la fiesta du Mardi-Gras, elle est tout bonnement indescriptible. Sociétés, paysans, marins, gilles, communient dans une insoutenable frénésie qui atteint son paroxysme au cours du gigantesque rondeau de l'après-midi, au milieu d'une débauche inouïe de rythme et de couleurs, avant de mourir doucement à la lueur des feux de Bengale.

Les applaudissements aussi nourris que spontanés qui saluèrent ce brillant exposé de M. Glotz font bien augurer de la participation massive des Brabançons aux prochaines journées binchoises.

MIDIS DU TOURISME

19 février 1962

Kastelen in de Antiverpse Kempen

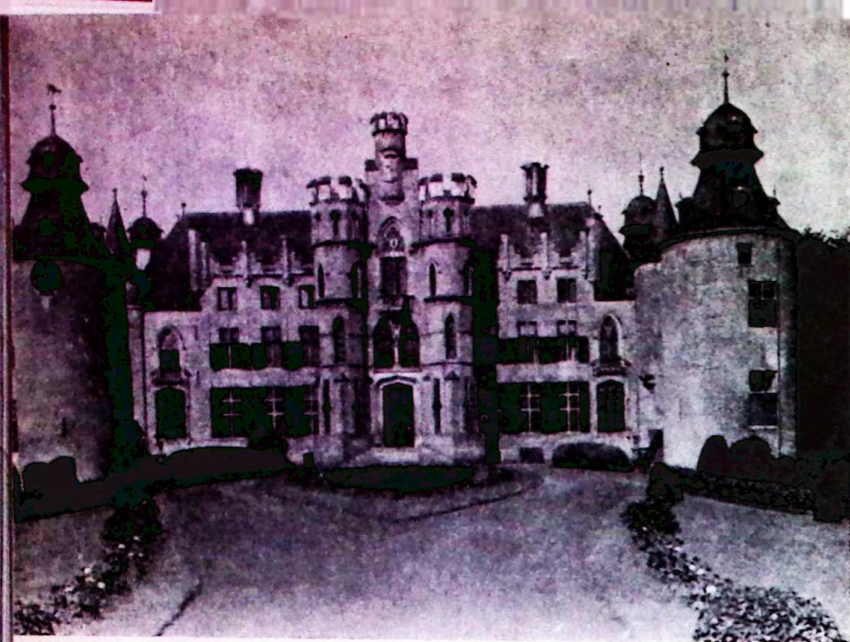
par M. E. OP DE BEECK,
président du Willemsfonds d'Aarschot.

QU'ILS s'abritent derrière la lourde et austère carapace de nos forteresses, qu'ils se parent, au contraire, des atours les plus séduisants de nos demeures princières et de nos maisons de plaisance ou qu'ils camouflent leur gêne sous les oripeaux de nos gentilhommières, tous nos châteaux, du plus rutilant au plus terne, du plus majestueux au plus effacé, ont une histoire à nous conter. Histoire tantôt glorieuse, dominée par le cliquetis des armes et les sonneries de trompettes triomphales, histoire souvent douloureuse, voire poignante, de leur lutte héroïque contre une lente et inexorable agonie, histoire parfois mouvementée, truffée de coups de théâtre et de rebondissements imprévus ou histoire tout bonnement paisible, empreinte de calme et de sérénité.

C'est tout ce climat extraordinaire, à nul autre pareil, à la fois exaltant et sublime où s'inscrivaient, en lettres d'or, quelques-unes parmi les pages les plus pures de notre fécond passé qui, au fil du remarquable exposé

donné par M. Op de Beeck, s'ébaucha, d'abord timidement, s'étoffa ensuite, méthodiquement, pour éclater, enfin, dans une fresque grandiose dont l'intensité et l'exubérance laissèrent plus d'un auditeur pantois et rêveur.

A vrai dire, accoutumés d'associer la Campine anversoise à cet océan de sable aux courbes harmonieusement modelées que peuplent avec grâce bruyères capricieuses et sapins odoriférants et pour lequel la Grande et la Petite Nêthe ont tressé, au cours des siècles, la plus adorable des couronnes, nous ne pouvions dissimuler notre scepticisme, ni même notre hésitation à répondre à l'appel pressant de notre jeune et enthousiaste conférencier, et nous lancer à sa suite dans cette chasse impétueuse aux châteaux qu'il avait figués à notre intention. N'allions-nous pas faire buisson creux ?



Château de Vorselaar : Façade principale, restaurée à la fin du siècle dernier.

(Photo Comité provincial des Monuments et des Sites, Anvers.)

Très vite, pourtant, les doutes qui nous rongeaient se dissipèrent, et nos yeux se dessillèrent à une réalité dont la beauté était telle qu'elle nous emporta bien vite jusqu'aux limites mêmes de l'enchantement. Au cœur de cette étonnante Campine où les châteaux fortifiés, entourés de douves et de fossés, perdirent, de très bonne heure, leur austérité militaire pour se métamorphoser, au contact d'une ambiance indolente et pacifique, en paisibles maisons de plaisance, chaque village ou peu s'en faut veille encore, avec un soin jaloux, sur la destinée de son antique castel.

Voici Westerlo et son célèbre château de Merode, admirable composition architecturale dont la tour massive, toujours coiffée de sa tourelle aussi gracieuse qu'originale, chante sa joie de vivre depuis plus de 600 ans: Noordervijk, le seul château de la province à n'avoir jamais fait l'objet d'un acte de vente depuis la cession qu'en fit, en 1370, Mathilde, duchesse de Gueldre, au chevalier Jan de Lierre. Son intérieur, enchâssé dans un ensemble habilement restauré, vers 1820-1825, a su garder, grâce au bon goût de ses occupants, une note délicieusement archaïque. Voici Vorselaar, la perle incontestée de la Campine anversoise, dont les parties anciennes remontent au XI^e ou XIII^e siècle. Acquis en 1529 par les seigneurs de Ligne et d'Arenberg, il fut restauré, de 1756 à 1760, sous l'impulsion de Charles van den Werve et aménagé en superbe maison de plaisance. Bien que sa façade principale ait été transformée à la fin du siècle dernier, il peut toujours être cité comme modèle de château fort. Cette même impression de puissance et de richesse se retrouve à l'intérieur du manoir. Tout y respire l'aisance et le luxe: ces panneaux de cuivre repoussé représentant, d'après des documents anciens, le château aux stades successifs de son évolution, rivalisent en splendeur avec ces admirables tapisseries de Bruxelles, illustrées à l'aide de sujets empruntés à la mythologie et se déployant dans des sites sylvestres ou champêtres.

On voudrait prolonger ces instants divins, mais la route est longue, et d'autres trésors nous appellent. Turnhout nous happe déjà, question de nous faire admirer son architecture où la sobriété le dispute à la joliesse. A voir ces façades habilement restaurées qui abritent présente-

ment le tribunal de première instance, à voir le ravissant étang qui isole si opportunément l'austère bâtisse des constructions voisines, à voir cette porte d'entrée si imposante, ouvragée selon les canons chers au style baroque, on a peine à concevoir que ce château, l'un des plus antiques de la province d'Anvers, déjà mentionné dans les chroniques du XIII^e siècle comme séjour de chasse des ducs de Brabant, ait connu des fortunes diverses moins cruelles, cependant, que celles qu'endura son voisin de Oostmalle, terme de notre prochaine étape.

Propriété des comtes de Renesse depuis 1538, le château d'Oostmalle connut bien des avatars, bien des vicissitudes. Ni Martin van Rossum, ni le déferlement des Gueux, ni la furia espagnole, ni les Autrichiens ne l'épargnèrent, et, pourtant, refusant de mourir, il se redressait plus altier, plus séduisant, au lendemain de chaque mise à sac. A leur tour, les Sans-Culottes français déchainés le ravagèrent; tout semblait à jamais perdu, lorsque la proclamation de l'indépendance de la Belgique lui insuffla une vie nouvelle que vinrent rapidement égayer à nouveau toutes ces œuvres d'art, tous ces portraits de famille que les temps troublés avaient éparpillés. Le parc qui le ceinture, toujours, reste, avec ses 60 hectares, l'un des plus vastes et des plus impressionnants de tout le pays. En regard, le château de Westmalle, distant seulement de 4 km et appartenant présentement à la famille van der Straeten-Waillet, a coulé des jours sans histoire. Son aspect actuel remonte à 1690 environ, mais le château primitif était bien plus ancien et fut édifié vers l'an 1500.

Notre folle sarabande se poursuit à travers la Campine dans un feu d'artifice éblouissant où apparaissent les figures de Grobbendonk et ses ruines touchantes, Bouwel et sa lumineuse façade classique, Herenthout, son pont-levis et ses tours indépendantes du corps de logis, Itegem et son minuscule castel, Booschoot, où les peintures couvrant le plafond nous content par le menu l'histoire du château. Le défilé devient vertigineux, étourdissant. Après 's Gravenwezel, le seul château de la région anversoise à avoir été construit en style rococo, Hoogstraten, utilisé de nos jours comme prison d'Etat, et cette étincelante brochette groupant Zandhoven, Viersel, Gestel, au si riche passé, Broechem et Ranst, en pur style Renaissance, c'est à Wommelgem et son « Hof van Selzaete » qu'échoit le périlleux honneur de clôturer ce prestigieux défilé. Et c'est sur la vision de ce délicat bijou d'une extraordinaire pureté de lignes que s'achève cette randonnée d'une qualité exceptionnelle.

Yves BOYEN

Prix littéraires

Le prix de littérature 1961 d'un montant de dix mille francs de la Commune d'Uccle a été décerné à José Gers, à titre posthume, pour son ouvrage intitulé « Thalassa ». José Gers figurait parmi les très rares écrivains belges qui ont le réel amour de l'océan. Les sept longs poèmes qui composent son recueil « Thalassa » sont une sorte d'adieu à la mer.

Le prix de journalisme Elisabeth Grisar, d'un montant de dix mille francs, fondé par un groupe d'industriels anversois en mémoire de celle qui fut un excellent écrivain et reporter, a été remis à Georges-Marie Matthys, pour le reportage qu'il a consacré à un voyage en Israël.

Seize journalistes s'étaient alignés pour ce prix.

Tourisme et Gastronomie

AMI lecteur, je vous ai convié, dans mon dernier article, à faire un voyage parmi les provinces belges riches en trésors gastronomiques, que l'on ne fait pas assez connaître, à mon avis, aux voyageurs étrangers. Comme je l'ai bien souvent dit, les touristes emporteront le souvenir d'un beau site, mais qui sera bien plus vite oublié qu'un bon repas pris dans une ville ou dans un coin champêtre.

Pas mal de Belges ignorent les richesses de leur pays. Combien de Bruxellois, par exemple, connaissent à fond la Grand-Place de la capitale, alors qu'un étranger qui a visité la Belgique vous décrira les beautés de l'hôtel de ville, des maisons environnantes, de la Maison du Roi, etc.

Chose remarquable, il n'en est pas de même pour la cuisine. En effet, j'ai rencontré très souvent des Français, des Anglais, qui me parlaient avec gourmandise des bons plats dégustés en Belgique, car notre pays a toujours été considéré comme celui du bien-vivre, du bien-manger.

Cependant, j'ai été surpris de constater, en parlant avec des touristes qui avaient parcouru le pays à plusieurs reprises, qu'ils vantaient l'excellence des restaurants, des hôtels et de la cuisine, mais ignoraient tout des plats du terroir!

Ces gourmets restaient muets lorsque je leur citais, à titre d'exemple, un « Faisan à la Brabançonne » ou une « Tarte à l'djotte ».

Ces préparations, pourtant bien belges, leur étaient inconnues. Par contre, ils connaissaient très bien le « roastbeef jardinière », le « saumon Vincent » et les « bouchées à la reine », pour les avoir vu figurer sur les menus à peu près partout durant leur séjour.

Afin de démontrer qu'il y a vraiment une cuisine belge (peut-être plus appréciée à l'étranger, car nombre de préparations belges peuvent être retrouvées sur des cartes de restaurant en France, en Amérique même, mais non en Belgique), alors voulez-vous que nous fassions un tour dans le Brabant? Oh, rassurez-vous! Je ne vous ferai pas un cours de tourisme régional; d'autres écrivains plus érudits que moi s'en chargent avec compétence. Je veux tout simplement parler de quelques plats qui sont bien de chez nous et qui peuvent être offerts aux touristes, qui en seront enchantés. Et, si vous le permettez, je donnerai également quelques recettes de formules vieilles de nombreuses années mais n'ayant rien perdu de cette vitalité qu'elles communiquent à ceux qui veulent bien les mettre en pratique et à ceux qui les savourent avec plaisir.

Les « Moules à l'escargot »

Voyons donc aujourd'hui les « Moules à l'escargot », plat qui fut créé il y a pas mal de temps et que quelques restaurants bruxellois ont bien voulu mettre à leur carte.

Prenons, comme moyenne (que l'on pourra multiplier selon le cas) un kilo de belles moules bien fraîches, bien nettoyées afin de faire disparaître le sable qu'il est toujours désagréable de retrouver dans la bouche. Les moules ayant donc été lavées en plusieurs eaux et ayant séjourné, pendant une heure, dans la dernière eau salée à raison d'une petite poignée de sel, seront mises dans une casserole avec un oignon, une branche de céleri, une racine de persil ou à défaut une branche de persil, les légumes en morceaux, sel très peu, poivre du moulin, le jus d'un demi-citron et un petit verre de vin blanc sec. Faites cuire à feu vif en ramenant les moules du dessous sur le dessus, chose facile en secouant la casserole. La cuisson constatée, écarter toutes

les moules en conservant une belle écaille de chacune d'elles. D'autre part, hachez très finement une forte prise de persil, autant de cerfeuil, une ou deux feuilles d'estragon et deux belles gousses d'ail, le tout bien fin, et mélangez-le à environ 150 grammes de beurre ramolli. Poivrez ce mélange, puis déposez une moule dans l'écaille qui a été réservée, couvrez-la de la pommade aromatique, et il ne vous reste plus qu'à déposer toutes les pièces ainsi garnies sur un lit de sel mis dans un plat allant au feu. Le sel est ici utilisé afin de conserver les moules dans la bonne position. Mettre au four bien chaud durant quelques minutes, et le reste vous regarde.

Mais si vous pouvez vous procurer des coquilles, des coquilles d'escargots, alors, la dernière opération est simplifiée. Il vous suffira de mettre dans chaque coquille une ou deux moules, de boucher l'orifice avec le beurre parfumé et de faire chauffer comme il a été dit.

Et voilà une préparation que vous referez, j'en suis certain, mais, bien entendu, pas le jour où vous devez aller au bal.

Gaston CLEMENT.

Quelques céramistes...



Nous avons publié, dans notre numéro de janvier dernier, l'interview de Pierre De Rouck, « amateur de céramique qui y est venu par lui-même ou par goût personnel ».

L'arrivée trop tardive du document photographique ne nous a pas permis de reproduire les traits de l'artiste, que nos lecteurs peuvent voir ci-dessus, alors que le travail l'absorbe...

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

AVRIL

- 1 HAL : Cortège carnavalesque.
WAVRE : Idem.
- 15 ANDERLECHT : Concours du « Bœuf Gras ».
HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres ».
SCHAERBEEK : Cortège carnavalesque.
- 23 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.
HAKENDOVER : Grande procession du « Divin Rédempteur ».
LEMBECQ : « Marche de Saint-Véron.
- 28 Foire Internationale de Bruxelles.
DIEGEM : Pèlerinage à Ste-Corneille.
- 29 GREZ-DOICEAU : Procession de cavaliers « Chevauchée de Saint-Georges ».
WATERMAEL-BOITSFORT : Vers cette date : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers et pommiers sur le Plateau des Trois Tilleuls (unique en Europe).

MAI

- 6 MARBAIS : Procession religieuse et folklorique de la Sainte-Croix (départ à 4 h du matin).
- 14 VILVORDE : Grand concours agricole.

JUIN

- 3 BRUXELLES : Messe des « Roys » du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers, en l'église de Notre-Dame au Sablon.
LOUVAIN : Plantation du Meyboom.
- 10 HAL : Cortège historique de Notre-Dame de Hal et Foire de Pentecôte.
JODOIGNE : Cortège carnavalesque et folklorique.
- 11 ANDERLECHT : Procession historique de Saint-Guidon.
- 17 SAINTES : Procession avec le char transportant la châsse de Sainte-Renelde.
- 23 WAVRE : Procession de Noville-sur-Mehaigne. — Cortège folklorique jusqu'à l'église N.-D. Basse-Wavre.



Un congrès du Folklore Européen

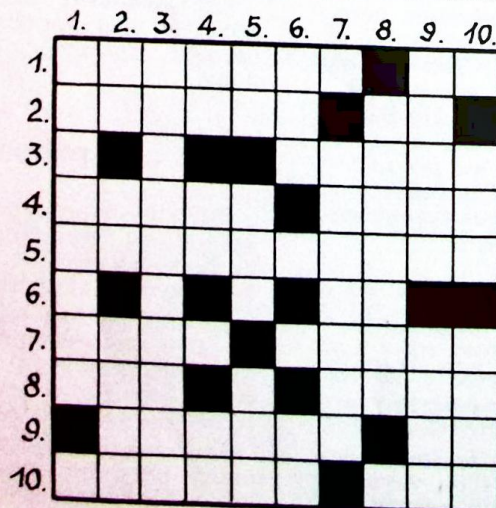
La création de l'Europe dans sa forme nouvelle, qui a pour base l'organisation du Marché commun, provoque parfois des initiatives inattendues.

C'est ainsi qu'après les congrès et les conférences politiques et économiques, une idée originale et intéressante dans un domaine tout différent sera réalisée cette année. Elle a été imaginée par la Commission royale belge de Folklore qui, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, organisera du 9 au 14 septembre 1962, au Palais des Congrès à Bruxelles, une conférence européenne de Folklore à laquelle participeront les pays de la nouvelle Europe.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 28

HORIZONTALEMENT : 1. Sculpteur brabançon natif de Bruxelles (1831-1905). Possessif. - 2. Général bruxellois qui fit construire le château de Schaerbeek, qui devint en 1950 la Maison des Arts. La moitié d'un tout petit enfant. - 3. Célèbre théâtre de marionnettes installé dans les « Marolles » depuis 1835. - 4. Celles de l'Hôtel de ville de Diest abritent le musée communal. Rivière pittoresque du Brabant. - 5. Commune du Brabant où l'on peut admirer la belle et vaste collégiale Saint-Gorgon, édifiée de 1744 à 1750. - 6. Indique duplication. - 7. Anneau de cordage. John Colman en est un du folklore d'Overijse. - 8. Pronom.



Obtenues. - 9. Hameau du Brabant au sud de Diest. Coup de baguette sur le tambour. - 10. Héroïne d'une légende médiévale. Fleuve d'Allemagne.

VERTICALEMENT : 1. Commune du Brabant dont le marché aux poulets est réputé. - 2. Voyelle doublée. Début d'août. Marin anglais. - 3. Celle de Bruxelles fut construite après 1918. - 4. Négation. Phonétiquement : fils de Pandion. Le Piar en est un. - 5. Préfixe. Maison des Ebénistes et des Tonneliers, que l'on peut voir à la Grand-Place de Bruxelles, et qui possède une curieuse enseigne. Sans valeur. - 6. Point cardinal. Phonétiquement : elles. - 7. Commune du Brabant près de Tirlemont. - 8. Architecte qui réalisa le quartier Nord-Est et qui a donné son nom à une rue de Bruxelles. - 9. Rivière du Brabant qui se jette dans la Dyle. Hameau près de Hoegaarden. - 10. Un Hamand. Hameau du Brabant sur le Canal de Willebroek.

Pierre LAURENT

SOLUTION DU PROBLEME N° 27



vous présente

de belles excursions d'un jour en autocar

DANS LE BRABANT

Mardi 1er mai :
A la découverte du Brabant :
Bruxelles, départ à 9 h. : Louvain, Kessel-Lo (Abbaye de Vlierbeek), Rhode-Saint-Pierre (château de Horst). Rotselaar (donjon Terheyden), Keerbergen, Aarschot (église Notre-Dame). Temps libre pour déjeuner. Testelt (moulin à eau), Averbode (Abbaye Norbertine), Diest (béguinage et moulin à vent), Montaigu (Basilique Notre-Dame), Léau (église Saint-Léonard, hôtel de ville), Tirlemont, Bruxelles.
Prix : F. 120, entrées comprises.

Dimanches 8 et 29 juillet et 26 août :
Elewijt : Exposition « Rubens diplomate » :
Bruxelles, départ 9 h. : Anvers (visite de la Maison de Rubens (style baroque), pièces d'habitation avec tableaux et esquisses, atelier du peintre, charmant jardin intérieur). Visite de la Cathédrale (si le triptyque est visible). Malines - visite de l'église Saint-Jean (triptyque de l'Adoration des Mages). Temps libre pour déjeuner. Château d'Elewijt, visite de l'Exposition Rubens, illustrant la carrière du brillant diplomate au moyen d'œuvres importantes, propres ou contemporaines, venues de l'Europe entière.
Prix : F. 150, entrées comprises.

PARTOUT EN BELGIQUE

- Dimanche 18 mars : Châteaux d'Attre et de Belœil. F. 125, entrées comprises.
- Dimanche 25 mars : Aix-la-Chapelle. F. 155, » »
- Dimanche 1er avril : Carnaval de Stavelot. Les Blancs Moussis. F. 130, » »
- Dimanche 8 avril : Les Jardins d'Annevoie et le Château de Freyr. F. 135, » »
- Dimanche 15 avril : Complexe touristique d'Alle-sur-Semois. F. 140, » »
- Dimanche 29 avril : Les Champs de Fleurs : Le Keukenhof. F. 220, » »
- Dimanche 6 mai : Les Vergers de St-Trond et la Campine brabançonne. F. 130, » »
- Lundi 7 mai : Bruges : La Procession du Saint-Sang. F. 150, avec places réservées.
- Dimanche 13 mai : Ypres : Fête des Chats. 1.000e anniversaire de la ville. F. 120.
- Dimanche 20 mai : Thuin : Marche militaire de Saint-Roch. F. 85.
- Dimanche 27 mai : Kaatsheuvel : De Efteling, Pays des Contes de Fées. F. 150, avec entrée au Efteling.
- Dimanche 2 septembre : Zundert : Le Corso fleuri. F. 140, avec pl. assises réservées.
- Dimanche 9 septembre : Tournai : La Procession de la Peste. F. 80.
- Dimanche 16 septembre : Saint-Hubert, sa forêt, son parc à gibier. F. 275, avec entrées et déjeuner de chasse. F. 130, avec entrée.
- Dimanche 23 septembre : Bruges : Les Trésors de la Toison d'Or. F. 130, entrée comprise.
- Dimanche 30 septembre : La Campine limbourgeoise et le domaine de Bokrijk. F. 75, » »
- Mardi 2 octobre : Wieze : Les Fêtes de la Bière.
- Vendredi 5 octobre : idem.
- Dimanche 7 octobre : La Vallée du Samson, le Château de Spontin. Déjeuner de chasse. F. 275, avec entrée et déjeuner. F. 75, avec entrée.
- Mardi 9 octobre : Wieze : Les Fêtes de la Bière. F. 180, visites comprises.
- Dimanche 14 octobre : Reims : Sa cathédrale, son champagne. F. 150, entrée comprise.
- Dimanche 21 octobre : Le panorama de Drielandenpunt et Valkenburg.

ET PARTOUT DANS LE MONDE

DES CIRCUITS DE 3 A 23 JOURS EN AUTOCAR DE LUXE
DES VACANCES AIRTOUR - RAILTOUR - NAVITOUR
DES SEJOURS AVEC VOYAGE EN AVION OU EN TRAIN
DES CROISIERES MARITIMES ET AERIENNES

TOUS RENSEIGNEMENTS ET DOCUMENTATION :



1. rue des Colonies - Bruxelles 1
Tél. : 13.19.19



La grande horloge du Coudenberg à Bruxelles reste inachevée : elle attend toujours ses aiguilles. Le département des Travaux publics, dans l'espoir de trouver un machiniste en horlogerie compétent, va mettre prochainement en adjudication publique l'achèvement des travaux. Quant aux personnages folkloriques qui doivent en peupler les niches, ils commencent à s'impatienter, les pauvres ! Dame, c'est qu'ils sont terminés, eux, depuis quatre ans déjà... Alors ?

(Photo : de Sutter.)